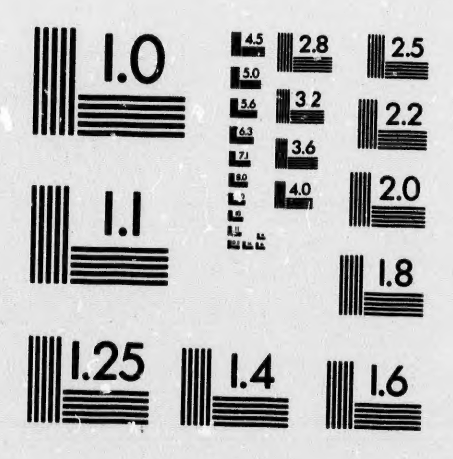
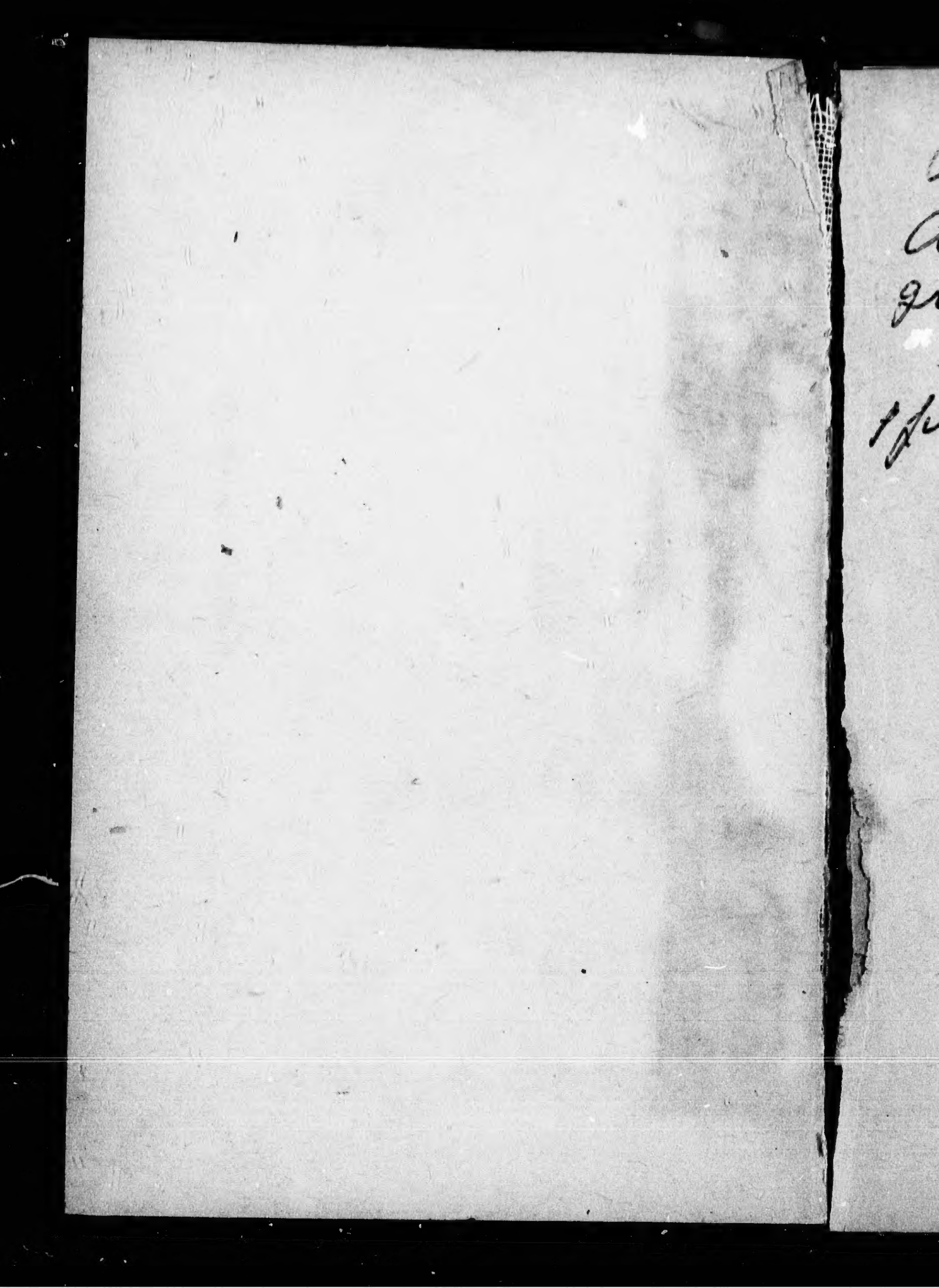
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







A ma petite nièce
Andrée Vallée de sa
grande tante
Marie A. Vallée Cuillerd

1 juillet 1962



LA SCIENCE DU MENAGE

COMPLÉMENT

DE L'ÉDUCATION DE LA JEUNE FILLE

AU PENSIONNAT ET DANS LA FAMILLE

par l'Auteur (1)

DES PETITES VERTUS ET DES PAILLETTES D'OR

ouvrage approuvé

Par S. G. Mgr Dubreil, Archevêque d'Avignon
et S. G. Mgr Terris, Evêque de Fréjus et Toulon.

La grâce que Dieu nous fait d'user de nos biens avec sagesse n'est pas moins grande que celle qu'il nous a faite en nous les donnant. (Eccl.).

Marie A. V. Cauilfond

LEVIS
Mercier & Cie., libraires-imprimeurs

89

(1) chanoine Charles Sylvain

INTRODUCTION

I

Ce petit livre renferme une foule de détails qui sembleront minutieux à la jeune fille étourdie, et la feront sourire peut-être de ce petit air dédaigneux qu'elle sait si bien prendre, quand une leçon lui paraît trop au-dessus de son intelligence.

"—Des détails de ménage, quand on a " seize ans, que le cœur a des ailes, et que " l'imagination nous montre tout près de " nous, à travers une atmosphère fleurie, " l'avenir enchanteur que nous avons rêvé !

"—Des détails de ménage, ce qu'il y a de " plus matériel dans la vie, à nous qui sen- " tons notre âme élevée par la poésie au- " dessus des réalités de l'existence !

"—Oh ! laissez-nous encore et nos rêves " dorés et nos aspirations du cœur ! Plus " tard ! "

Non, mon enfant, c'est à cette heure qu'ils vous seront utiles ; c'est pour vous d'une manière toute spéciale qu'ils sont

écrits ces détails, et ce n'est pas nous qui vous les offrons, c'est votre mère.

Présentez-lui ce livre, priez-la de le parcourir, et si, obéissante à une parole qui ne vous a pas encore trouvée rebelle, vous vous soumettez à l'étudier, soyez-en sûre, les détails qu'il renferme vous épargneront plus tard bien des regrets, bien des larmes peut-être.

Ils sont moins gracieux, mon enfant, mais ils valent mieux que vos rêves.

Ils vous apprendront *à être utile*; et être utile, n'est-ce pas le rêve le plus beau que puisse faire une jeune fille ?

II

Vous l'aimerez ce livre, vous qui avez su garder intact dans votre cœur tout ce que votre mère y déposa ; vous l'aimerez parce qu'il vous rappellera votre enfance, votre maison, ces mille petits souvenirs d'intérieur, ces petits détails d'économie et de bien-être que vous avez vus, et qu'il vous tarde d'essayer pour venir en aide à ceux que vous aimez.

Aussi nous vous le dédions bien volontiers.

C'est sur les lèvres de l'une de vous que nous avons recueilli le plus délicieux éloge qu'il nous est possible de désirer, et qui

nous prouve la vérité de notre travail. Nous lisions quelques chapitres à une jeune fille ; elle nous écoutait en souriant, puis tout à coup nous interrompant : “ Ma mère “ fait tout cela ? ” dit-elle émue et heureuse de retrouver sa mère dans ces pages.

Oh ! que nous voudrions que chacune de vous y retrouvât le souvenir de sa mère !

III

Nous avons écrit cet opuscule sous le regard maternel de la sainte Vierge dans son petit ménage de Nazareth.

Il y a devant nous une image de la sainte Famille. Là, dans une modeste cellule, saint Joseph travaille, Marie travaille ; l'enfant Jésus semble aller de l'un à l'autre pour leur venir en aide à tous deux.

Enfants, imitez à cette heure l'empressement de Jésus à aider ses parents et à leur obéir ; et plus tard, instruites par nos leçons, par les sages commentaires de vos maîtresses et par l'expérience, vous imiterez Marie pourvoyant aux besoins de tous ceux qui l'entourent.

S.

LA SCIENCE DU MÉNAGE

CHAPITRE PRELIMINAIRE

Définition—But—Division

Qu'est-que la science du ménage ?

1. *La science du ménage* est l'art d'employer pour l'*utilité* et le *bien-être* de la famille les ressources que la Providence met entre nos mains.

Comment se procurent l'utilité et le bien-être de la famille ?

2. Pour procurer cette utilité et ce bien-être, la science du ménage, qui au premier abord, et pour beaucoup de jeunes filles, semble une science toute matérielle ne s'étendant pas au-delà d'une cuisine et d'une basse-cour, apprend à *amasser*, à *conserver*, à *utiliser*, à *réparer* et à *embellir*, c'est-à-dire tout cet ensemble de vertus humaines dont la réunion tend à rendre la vie de la terre aussi heureuse qu'elle peut l'être.

Cette science a comme auxiliaires :

Pour amasser, *le travail et l'économie ;*

Pour conserver, *l'ordre et la propreté ;*

Pour utiliser, *les diverses connaissances acquises et les leçons de l'expérience ;*

Pour réparer, *l'industrie et l'activité ;*

Pour embellir enfin, *les enseignements du bon goût.*

Ne croyez-vous pas que si toutes ces vertus humaines régnaient dans une famille, elles y apporteraient la paix, l'abondance et la joie ?

Et si elles y trouvaient déjà la vraie piété catholique, qui consiste dans l'innocence de l'âme conservée au moyen des sacrements ;

Dans la confiance filiale en Dieu, qui voit la Providence disposer des événements pour le bien de tous ;

Dans le dévouement qui s'oublie pour aider les autres ;

Dans la bonté enfin qui pardonne les fautes et ne voit pas les défauts ;

La famille ne serait-elle pas, comme un reflet du ciel ?

Et si on vous disait que c'est de vous, jeune fille, que tout cela dépend, n'en seriez-vous pas fière, et ne vous mettriez-vous pas à l'œuvre pour commencer sur-le-champ votre vocation de donner le bonheur ?

Mission de la femme dans la famille—Ses qualités

3. Le bonheur dans la famille vient, en effet, presque exclusivement de la femme, à qui est confié le gouvernement de ce petit royaume intérieur ; les autres membres y apportent du dehors les éléments du bien-être, mais sans son secours ces éléments resteraient improductifs.

" Aucun bien, dit Fénélon, ne peut se faire dans la maison sans la femme."

Aussi voyez comme les anciens la considéraient.

Elle est, disent-ils, le *magistrat* qui dicte les lois et les fait observer. Si Dieu lui a donné les grâces extérieures, c'est uniquement pour faire aimer son autorité. Or, la qualité essentielle du magistrat est la science et le bon sens.

Elle doit faire la ronde dans sa maison comme *un gouverneur* autour de sa place, et ne se fier qu'à elle pour la surveillance; il lui faut donc de la vigilance et du tact.

Elle doit passer en revue les personnes et les choses, ainsi qu'*un général* passe en revue ses troupes; ne rien souffrir qui ne soit à sa place et de la plus grande propreté. Il faut par conséquent qu'elle possède à un degré éminent l'esprit d'ordre et de bon goût.

Elle doit, comme *une reine*, louer et récompenser, faire des reproches et punir, activer chacun par son exemple.

Comme *une mère* enfin, elle doit donner la joie à tous et prendre un soin minutieux de la santé de tous.

Quelle prudence, quelle amabilité quel savoir-faire ne lui faut-il pas ?

N'est-il pas vrai que votre mission est bien belle ? Mais vous ne l'accomplirez en entier qu'à une seule condition, c'est que vous serez une sainte.

Nécessité de la science du ménage

4. Puisque l'intérieur de la famille est confié à la femme, elle manquerait à une obligation essentielle, si elle ne s'instruisait pas des devoirs qu'elle doit y remplir. C'est l'ensemble de ces devoirs qui forme *la science du ménage.*

Qu'il en est à qui Dieu fera subir un jugement terrible pour avoir été cause, par leur ignorance ou leur manque d'ordre, de l'appauvrissement, de la ruine, ou même du mécontentement de leur famille ?

Rarement on devient pauvre par la faute seule des événements ; aussi, quand vous verrez une maison déchoir de la position qu'elle occupait, regardez bien au fond, vous y apercevrez ordinairement une de ces quatre passions : la prodigalité, la vanité, la passion du jeu, ou enfin l'amour des spéculations.

Les deux premières, la prodigalité et la vanité, viennent de la femme ; si elle est vertueuse et habile (il faut la réunion de ces deux qualités), elle peut souvent remédier aux deux autres.

L'*habileté* dont nous parlons ici, qui n'est autre que l'*instruction unie au tact,* ne se devine pas, elle s'apprend.

La bonne volonté et l'expérience peuvent bien, à la longue, suppléer au défaut d'instruction ; mais des principes solides bien compris aident puissamment les leçons toujours un peu rudes de l'expérience, et préviennent plusieurs abus qui, ignorés d'abord, grandissent, et, devenant impossibles à déraciner, font le tourment de la vie.

" Adressez-vous à votre mère, écrivait une dame à une jeune fille qu'elle affectionnait, et priez-la en grâce de vous enseigner l'art difficile et important de tenir une maison.

" Tant que vous serez avec elle, votre ignorance ne pourra vous porter grand préjudice ; mais un temps viendra où vous regretterez amèrement d'avoir laissé échapper l'occasion précieuse d'acquérir quelque expérience."

Notre but

5. C'est cette expérience, dans la proportion que comporte votre âge, que nous voulons vous donner par ce petit travail.

Nous sommes incapables de remplacer les leçons de votre mère, mais nous voulons vous préparer à les recevoir, en vous indiquant quelques principes généraux dont vous apprendrez auprès d'elle le développement.

Etudiez-les bien, ces principes ; ils vous seront nécessaires pendant toute votre vie.

Vous ne serez pas toujours enfant ; la grammaire, l'analyse, l'histoire, la géographie, n'auront plus bientôt pour vous qu'une vague utilité. La science du ménage vous aidera tous les jours à vous conduire avec prudence et sagesse.

Cette science, du reste, est spécialement la vôtre ; et il faut que les études qui regardent notre position soient comme notre maison, où nous restons le jour, où nous nous renfermons la nuit, et que les autres études littéraires ou historiques soient comme les jardins et les maisons de nos amis, où nous allons passer quelques moments de doux loisir.

Là, on se promène, on se délasse ; on n'y séjourne pas.

Autorités

6. Concluons ce chapitre préliminaire en transcrivant quelques pages qui appuieront nos paroles sur la nécessité de l'étude du ménage.

Mme Campan, rendant compte de l'éducation qu'elle donnait dans sa maison d'Ecouen, écrit dans ses *Mémoires* :

" Mes élèves, parvenues à l'âge où l'on commence à juger, apprenaient pourquoi je les astreignais à ranger leurs effets, à balayer les classes ; et, loin de me reprocher les pénitences qui avaient pu les affliger lorsqu'elles avaient négligé ces devoirs, elles me remerciaient plus tard de cette salutaire habitude.

" Il faut le dire cependant, les soins d'un ménage ne peuvent être acquis par la pratique dans une maison d'éducation ; on ne peut qu'en démontrer l'utilité.

" Faire leurs lits, baláyer leurs chambres et les classes, faire même le service de table, voilà, je crois, les choses auxquelles on doit astreindre les élèves ; leurs robes, leur linge, tout doit être fait pas elles.

" J'ai essayé de faire apprendre à mes jeunes filles à blanchir, à repasser ; j'ai même eu pendant une année le désir de leur faire apprendre à conserver des légumes pour l'hiver, à faire des confitures.... Mais je me suis promptement répentie de confier à leurs fers chauds et mal assurés des mousselines délicates, et surtout à leur inévitable gourmandise des fruits et du sucre."

Mme Julie Borde donne des conseils qui supposent beaucoup d'expérience.

Voici quelques lignes seulement :

"....Il faut que tout ce qui est relatif aux affaires domestiques soit pour la femme un sujet d'instruction ; il importe qu'elle connaisse comment on apprête un repas, de quelle manière on fait les honneurs d'une table, quelles précautions il convient de prendre pour faire les provisions d'une maison, à quel prix on peut acheter les comestibles et la quantité nécessaire à tel nombre de personnes.

" Il n'est pas moins nécessaire de connaître les procédés économiques, afin de pouvoir faire soi-même, à peu de frais, des choses qui coutent fort cher quand elles sont commandées.

" Il se trouvera peut-être des personnes qui, pour ne pas déroger sans doute, ne voudront pas permettre que leurs demoiselles s'occupent de toutes ces choses, les croyant bien au-dessous de leur rang. Quelle erreur ! *Les connaissances qui regardent l'économie d'un ménage sont aussi nécessaires dans l'éducation de la femme que la lecture et l'écriture.*

" Il serait donc important que, dans les maisons d'éducation de jeunes demoiselles, on occupât quelquefois les élèves d'économie domestique."

" La connaissance usuelle et pratique de tout ce qui concerne la science du ménage est pour les femmes d'*une nécessité absolue*, écrit Mme Sirey.

" Une mère de famille doit savoir exécuter tout ce qu'elle ordonne.

" Il n'y a pas de position sociale (l'expérience l'a prouvé) qui puisse la mettre à l'abri de faire un jour sa cuisine, de laver et coudre ses robes et son linge, de soigner ses appartements.

" La nature l'a faite la pourvoyeuse, l'institutrice, la garde-malade de tous les siens.

" Son dédain ou son ignorance de tous les détails, de tous les devoirs qui seuls rendent les femmes utiles, respectables, nécessaires, est la preuve d'une mauvaise éducation et d'une âme peu élevée. "

Fénélon, qu'il faut toujours rappeler quand il s'agit de l'éducation des filles, a écrit :

" Formez l'esprit de la jeune fille pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie. Apprenez-lui l'économie de la maison et les soins qu'il faut avoir des revenus.

" Accoutumez-la dès l'enfance à gouverner, à faire des comptes, à voir la manière de conclure les marchés, à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour qu'elle devienne plus utile. "

Ce sont ces autorités et bien d'autres encore qui nous ont donné l'idée de ce travail ; nous l'avons entrepris à la prière de sages maîtresses persuadées que l'éloge le plus flatteur pour une maison d'éducation sort de la bouche d'une mère qui dit de sa fille : Elle peut me remplacer à la maison.

Division de ce traité

7. Puisque la science du ménage consiste à procurer l'utilité et le bien-être de la famille, et que ces deux choses, quoique dépendantes et

résultant l'une de l'autre, peuvent s'étudier séparément, elles formeront la division de ce traité.

L'utilité se procure par le bon emploi et, si c'est possible, par l'augmentation du revenu.

Le bien-être se procure en général par l'ordre, sans lequel aucune joie n'est possible.

De là deux parties :

1re partie : *Administration et augmentation du revenu dans la famille.*

2e partie : *Bien-être dans la famille.*

PPEMIERE PARTIE

ADMINISTRATION ET AUGMENTATION DU REVENU DANS LA FAMILLE.

Cette première partie se composera de quelques règles dont le développement embrassera à peu près tous les détails nécessaires à l'administration intérieure de la maison,

PREMIÈRE RÈGLE

Connaitre son revenu et régler sa dépense d'après le total

---

8. C'est la sage précaution que prend dans l'Evangile cet homme prudent qui veut bâtir et qui mérite les éloges de Jésus-Christ.

"Il s'assied, dit saint Luc, et regarde s'il a des ressources pour terminer l'édifice qu'il veut commencer, de peur que ne pouvant l'achever, après en avoir jeté les fondements, il ne soit tourné en dérision."

Aussi le premier meuble à se procurer, même quand on n'est chargé que de soi, est un livre de compte sur lequel on inscrit son revenu d'abord, puis ses recettes et ses dépenses, et

qui devient le régulateur de notre vie matérielle (1).

Mais prenez garde, au moment de calculer votre revenu, de ne pas vous laisser abuser par l'espérance d'être plus riche.

Ne comptez pas comme vous appartenant ce qui ne repose que sur un *peut-être ;* établissez vos dépenses d'après ce que *vous avez* et non pas d'après ce que *vous espérez.*

Et sur la page où vous devez marquer vos dépenses, inscrivez en tête, pour les avoir toujours présents à la pensée, ces préceptes du livre qui ne trompe pas, l'Evangile :

" Amassez vos trésors dans le ciel ; là, ni la rouille ni les vers ne les détruiront ; là, les voleurs ne pourront vous les ravir. "

" Cherchez avant tout le royaume de Dieu ; tout le reste vous sera donné en abondance.

Et ces axiomes, fruits de l'expérience :

' Il y a quelque chose de plus essentiel que ce qui fait plaisir, c'est ce qui est nécessaire. "

" Le véritable moyen d'être riche et de pouvoir être charitable est de savoir se passer de ce qui manque. "

" Pour ne pas être pauvre, il faut dépenser un sou de moins que son revenu."

La part des pauvres

9. Quand vous savez l'argent que vous avez à dépenser dans une année, commencez par faire la part des pauvres, qui est celle du bon Dieu.

(1) Le livre des recettes et des dépenses s'appelle en langue technique *budget.* Ne vous effrayez pas de ce mot : le budget domestique n'a rien de commun avec la partie double des livres de commerce.

Vous en trouverez l'explication à la fin de cette première règle.

Les servir les premiers, c'est pouvoir compter que les bénédictions du ciel tomberont abondantes sur ce qui reste.

Faites cette part bien large : vous ne serez jamais indigente pour avoir fait l'aumône. Proposez-vous de donner tant par semaine, ou tant par mois, et que cet argent vous soit sacré.

Il y aura des circonstances peut-être où cette part ne sera pas suffisante ; libre à vous de l'augmenter en retranchant de la part qui vous est destinée, mais ne la diminuez jamais.

Donner aux pauvres, on l'a dit, *c'est prêter à Dieu* ; et chaque fois que le mendiant qui reçoit votre aumône vous dit même par habitude : Dieu vous le rende ! soyez-en sûre, Dieu souscrit à cet engagement d'un de ses enfants.

Division du revenu—Ne pas le dépasser

10. Cette part des pauvres une fois bien déterminée,

1° Divisez exactement votre revenu, et voyez combien ce qui vous reste vous permet de dépenser par mois et par jour ; d'après ce calcul, établissez la dépense que vous pouvez faire pour le logement, pour la nourriture, pour les vêtements, et prenez garde de ne jamais la dépasser.

Si vos revenus fixes ne sont pas suffisants pour tous vos besoins, travaillez. « Une personne n'est pas pauvre, dit un économiste, parce qu'elle n'a rien, mais parce qu'elle ne travaille pas. »

Le travail nourrit toujours celui qui le fait avec assiduité, et de plus il détruit l'amour du luxe et fait aimer l'intérieur de la maison, où l'on vit si économiquement quand on le veut.

Le travail—Les dettes

11. Nous vous supposons à l'abri du besoin et même dans une certaine aisance ; est-ce une raison pour que ce conseil de travailler ne soit pas pour vous ?

Prenez garde : si vous n'avez pas besoin de travailler pour vivre actuellement, vous en avez besoin *pour vous occuper*, ne pas vous laisser dévorer par l'ennui, envahir par la médisance et dominer par la sensualité.

Quand l'ange du travail est chassé ou même délaissé, c'est le démon de l'oisivité et de la fantaisie qui prend sa place ; et l'oisiveté et la fantaisie ruinent les familles les plus opulentes.

Vous avez besoin de travailler pour obéir au précepte de Dieu qui veut que toute créature travaille.

Vous en avez besoin enfin *pour ne pas tomber dans la misère.*

Sans doute, on travaille et on amasse pour vous, et nous ne vous considérons ici que comme chargée de la conservation d'un revenu qu'on vous fournit ; mais si vous perdez l'amour du travail, vous perdez la vigilance, l'exactitude, l'amour de l'ordre.

Vous laissez *des vides* s'introduire dans votre maison, et pour *boucher ces trous* vous aurez recours aux emprunts, aux dettes.

Malheur à vous alors !

Il nous souvient d'une mère de famille mourante qui laissa tomber de ses lèvres ce dernier conseil comme le plus important de tous : *Au moins, mon enfant, pas de dettes !*

Rien n'assombrit la vie, ne gâte les joies et ne ruine insensiblement comme les dettes.

12. C'est cependant là qu'aboutissent les personnes pui négligent cette règle si simple et si élémentaire de la division nette et précise du revenu, et qui ne savent pas se restreindre pour ne jamais le dépasser.

Ne faites donc aucune acquisition tant soit peu importante, sans bien savoir si vous pouvez la faire avec les revenus que vous avez. Attendez, ménagez, calculez.

Obligez-vous rigoureusement *à la fin de chaque mois*, je n'ose pas dire *de chaque semaine*, à mettre vos comptes en règle, à dresser la balance de vos recettes et de vos dépenses, pour vous arrêter à temps sur une pente aussi glissante que celle des besoins factices ou des entraînements de la vanité.

Si vous apercevez un déficit, une dette, n'ayez ni trève ni repos que vous ne les ayez comblés. Nous vous dirons tout à l'heure comment on peut le faire.

Une dette dans le ménage est comme une déchirure sur un vêtement : elle s'agrandit toujours si on ne la répare pas tout de suite.

Mettre de coté une somme fixée d'avance

13. 2° Veillez non seulement à ne pas dépasser vos revenus, mais cherchez le moyen de

mettre chaque année de côté une petite somme d'argent.

C'est la part qui doit subvenir aux accidents imprévus, aux maladies un peu longues, aux pertes de biens ou d'argent.

C'est aussi la part des joies intimes de l'âme et du cœur, qu'il ne faut pas négliger dans une famille.

" Si quelqu'un, dit Bacon, veut se mettre au niveau de ses affaires, sa dépense habituelle ne doit s'élever qu'à la moitié de son revenu, et, s'il veut devenir riche, qu'au tiers seulement. "

C'est un peu exigeant, et je ne veux pas que vous alliez jusque là ; mais je désirerais qu'il y eût dans un coin de votre tiroir, une petite bourse cachée, que vous grossiriez le plus que vous pourriez en retranchant une foule de fantaisies que vous permettrait votre position, et dont la privation ne troublerait ni votre sommeil de la nuit, ni votre bonne humeur de la journée.

Je ne veux pas trop m'appesantir sur les malheurs, les faillites qui tombent sur un ménage comme à l'improviste et détruisent tout le bien-être d'une maison, s'il n'y a pas quelque avance pour faire face aux premiers besoins ; ni sur les dépenses occasionnées par une longue maladie, qui empêche l'augmentation du revenu apporté par le travail et absorbe une grande partie des ressources ordinaires.

Ces réflexions seraient moins comprises à votre âge ; mais n'est-il pas vrai qu'il est des moments dans la vie où il faut se montrer plus généreux ?

Utilité de la somme mise de coté

14. Comme on est heureuse d'avoir des avances et de pouvoir puiser largement, sans que rien en souffre autour de nous, dans ce trésor amassé par nos légères privations, quand il s'agit, par exemple, d'une bonne œuvre imprévue qui sauve l'honneur, la liberté, quelquefois la vie à une famille et nous attache pour toujours des cœurs dévoués ;

Ou d'une partie de plaisir qui se présente spontanément et nous laisse de longs souvenirs de joie ;

Ou d'un voyage longtemps rêvé, qui jette une délicieuse variété dans la monotonie de la vie ;

Ou encore de la réception de ces vieux amis d'autrefois, qu'on garde dans sa maison *tant qu'ils veulent rester*, et dont la présence rajeunit le cœur ;

Ou enfin d'un cadeau précieux ou utile fait à un membre de la famille qui depuis longtemps le désirait, et qu'il ne pouvait ou n'osait se procurer : c'est un moelleux vêtement pour une vieille parente ; c'est un fauteuil commode pour un grand-père infirme ; ce sont des fleurs rares ou un tableau de prix pour un frère, une amie qu'on sait amateurs.

Mettre de côté pour se procurer ces joies de l'âme, ce n'est pas se priver de quelque chose, mais se rendre heureux ; et vous pouvez dire chaque fois que vous augmentez votre petit pécule de réserve : c'est pour acheter du bonheur.

Combler les déficits.—Moyens

15. 3° Apprenez à ramener l'équilibre entre vos dépenses et vos recettes quand vous apercevez un déficit.

Comme la part des pauvres, la part des joies intimes doit être sacrée, et ne servir, en dehors de sa destination, qu'à combler les vides qu'une maladie ou une perte ferait au budget.

Mais il est des moments ou l'argent mis en réserve peut ne pas suffire pour combler ces vides ; alors pratiquez des retranchements.

Oh ! que cet art des retranchements est admirable quand il est pratiqué avec le cœur ! Une fois qu'on l'a essayé, on trouve du trop en tout et partout.

Voyez d'abord bien clairement votre position, et divisez les économies que vous pouvez faire, de manière à pouvoir vous dire : *Dans tant de mois, je serai remise à mon courant* ; puis à l'œuvre !

Ne retranchez pas sur la quantité de nourriture, mais plutôt sur la qualité qui peut rester toujours bonne en cessant d'être recherchée. Quelques jours par semaine de mets ordinaires font vite une économie réelle.

Puis n'y a-t-il pas de ces *superfluités d'assaisonnement* ou de dessert qui ne servent qu'à surexciter le goût sans procurer le rassasiement ? Retranchez-les impitoyablement pour ne les laisser reparaître qu'aux grandes fêtes. Le vin ordinaire est moins cher et plus utile à la santé que les vins étrangers, et les pâtisseries surchargent bien l'estomac.

N'y a-t-il pas des *superfluités de toilette*, telles que les essences précieuses, parfums d'un prix élevé que remplaceraient si avantageusement le vinaigre ordinaire et les plantes aromatiques des champs ?

N'y a-t-il pas des *superfluités de vanité littéraire*, telles que les abonnements à des feuilles futiles, à des journaux de modes qu'on lit à peine et qu'on reçoit souvent uniquement pour en faire parade ?

Retranchez ces abonnements pendant six mois : économie réelle de temps et d'argent.

N'y a-t-il pas des *superfluités de travail ?* Au lieu d'une broderie qui vous laisse nonchalante et rêveuse, prenez du linge à raccommoder, taillez et faites vous-même vos vêtements ordinaires ; vous économisez l'argent donné à une couturière, et vous êtes contente au moins de votre travail.

16. Sachez attendre un mois plus tard pour vous procurer un meuble ou un objet de toilette dont vous vous passiez depuis un an. C'est un grand point, pour les dépenses qui ne sont pas obligatoires, de savoir gagner du temps.

Portez un mois encore ce vêtement que vous aviez dessein de quitter parce qu'*il était passé*, et que quelques reprises sauront bien pu rendre encore utile.

Restez un peu plus chez vous, et vous épargnerez la toilette exigée par des soirées où vous seriez entrée poussée par la vanité, et d'où vous seriez sortie accompagnée du dépit, peut-être même du remords.

Voyez peu de belles choses pour en peu désirer, et occupez-vous plus sérieusement, pou ne pas laisser à votre imagination le temps de se créer des besoins factices.

En résumé, ne retranchons pas sur le nécessaire, mais sur le superflu ; et quand on le veut bien, on trouve toujours du superflu autour de soi.

Et si quelquefois nous devons prendre même sur le nécessaire, oh ? sachons le plus longtemps possible cacher cette dure nécessité à ceux que nous aimons.

Souffrons davantage pour qu'ils ne souffrent pas.

On vit si bien avec peu quand on est dévoué !

17. Faut-il aller plus loin et indiquer, pour combler ce déficit, *le travail fait pour gagner de l'argent ?*

Hélas ! il est plus d'un ménage aisé en apparence et forcé à une certaine représentation dans la société, qui ne peut se soutenir avec les ressources qu'apporte chaque mois ou chaque année un ou deux membres de la famille.

Alors, pauvre femme, c'est à vous de vous imposer tous les jours, et quelquefois bien avant dans la nuit, plusieurs heures d'un travail sérieux, assidu, pénible, pour essayer d'augmenter de quelques pièces de cent sous le budget insuffisant.

Veiller, travailler, user sa vue, ce n'est rien pour le dévouement, et même, sous l'inspiration du cœur, le travail semble se multiplier et devient en quelque sorte plus gracieux.

Mais *vendre ce travail*, oh ! que c'est dur !

Il faut avoir passé par de telles épreuves pour le comprendre ; il faut avoir senti la rougeur monter au visage quand on s'est vue obligée d'offrir le produit de longues semaines de veillées à une indifférente marchande, qui, le sourire dédaigneux aux lèvres, semble vous dire en vous offrant une som. ne modique : "Une grande dame comme vous a-t-elle besoin de tant d'argent ? "

Encore si ce n'était que dur, et,— passez ce mot qui n'est pas chrétien, parce que la pauvreté n'humilie jamais,—si ce n'était qu'humiliant ! mais c'est si difficile de trouver un acheteur, et un acheteur discret !

O mon enfant, si jamais le bon Dieu vous réservait de telles épreuves, laissez, laissez votre cœur, vous rappelant le souvenir de vos jeunes années, s'en aller demander un conseil et une consolation à vos maîtresses, qui feront plus que peut faire une mère pour vous venir en aide.

Et puis, dans ce pensionnat, n'y a-t-il pas un cœur bien dévoué à qui vous veniez confier les peines de votre cœur ?

Si le bon Dieu n'a pas appelé au ciel ce prêtre ami de votre âme, allez encore vous confier à lui.

Tant que vous fûtes heureuse, il vous permettait de l'oublier ; mais maintenant que le malheur est venu, il se souviendra, soyez-en sûre, que vous l'avez longtemps appelé *mon père*.

NOTE SUR LE BUDGET DOMESTIQUE

Deux cahiers vous suffisent ; nous allons les simplifier le plus possible.

I

Le premier, appelé *main courante*, reçoit jour par jour la note des dépenses et des revenus. En voici le modèle, qui peut, dès le pensionnat, vous servir à vous rendre compte de l'emploi de votre argent.

DATES	RECETTES.		DÉTAIL.	DÉPENSES PAYÉES.		DÉPENSES DUES.	
Janv. 1867.							
1	300	"	Reste en caisse du mois de décemb.	"	"	"	"
"	"	"	Aumône.	3	"	"	"
2	"	"	Note de la cuisinière.	5	"	"	"
"	"	"	Acheté une robe.	"	"	36	50
3	30	50	Reçu de M........ pour......	"	"	"	"
"	"	"	Payé la robe du 2.	36	50	"	"

NOTA. –1° Cette main courante doit être réglée chaque soir à sa date, ou mieux, si c'est possible, à l'instant où la dépense est faite. Aussi nous conseillons de laisser ce cahier toujours ouvert sur le bureau de notre chambre, pour que sa présence nous rappelle que nous avons quelque chose à écrire.

2° La main courante ne doit pas exprimer de détails. Ainsi la cuisinière a son livre à elle, où le prix de chaque article est consigné. Il suffit d'écrire sur la main courante : *A la cuisinière tant*.. chaque fois qu'on règle son compte.

II

Le second cahier, appelé *cahier des tableaux*, est un peu plus compliqué, mais n'offre pas cependant de grandes difficultés d'exécution.

Il doit renfermer :

1° Un tableau des revenus annuels ou fixes ou éventuels. (Ce tableau, ainsi que le suivant, peut servir pour de longues années.) En voici le modèle :

No 1. TABLEAU DE MES REVENUS

	PAYÉ EN 1867.	PAYÉ EN 1868.	PAYÉ EN 1869.	PAYÉ EN 1870.
Rente sur l'Etat de..par an.	le..	le..	le..	le..
Pension viagère de..par an.	le..	le..	le..	le..
Revenus de mes terres de.. par an.	le..	le..	le..	le..
Produit de mon travail..	le..	le..	le..	le..
Produit de ma place de.. par an.	le..	le..	le..	le..
Total.	......	......	......	......

2° Un tableau des charges qui sont imposées annuellement, et qui, réglées, sont à peu près toujours les mêmes.

No 2. TABLEAU DE MES CHARGES				
	PAYÉ EN 1867.	PAYÉ EN 1868.	PAYÉ EN 1869.	PAYÉ EN 1870.
Contributions à..	le..	le..	le..	le..
Loyer à.	le..	le..	le..	le..
Domestiques à..	le..	le..	le..	le..
Intérêts à payer à..	le..	le..	le..	le..

3° Un tableau général des dépenses, qui résume la main courante et le tableau des charges, ne demande que douze pages par an et une demi-heure au plus tous les mois ; il permet de régler la dépense sur le revenu, de voir surtout quelle dépense on peut modifier ou retrancher pour rétablir l'équilibre.

No 3. TABLEAU GENERAL DES DEPENSFS.							
	NOURRITURE.	MAISON.	DÉPENSES IMPRÉVUES.	PLAISIRS.	POUR MOI.	POUR....	
Janvier..							

NOTA.—Sous es titres :

Nourriture : On écrit tout ce qui se sert sur la table, soit des achats en gros, soit des achats en détail, surtout quand ils ont été un peu extraordinaires à cause d'une visite, d'une fête.

Maison : Loyer, contribution, combustible, luminaire, gages des domestiques, blanchissage.

Dépenses imprévues : Médecin, médicaments ; objets cassés, renouvelés ; frais de correspondance.

Plaisirs : Argent donné aux pauvres, à l'eglise ; achats de luxe, abonnement aux journaux, musique, voyages.

Pour moi : Vêtements, chaussures, toilette, cosmétique.

Si j'ai le bonheur d'avoir à ma charge quelqu'un de mes parents, ou quelque famille que mes moyens me permettent d'entretenir.. une pension à payer.. je l'inscris sur les dernières colonnes.

Tout ce que nous venons de décrire dans cette note est réellement plus difficile à lire qu'à exécuter ; une fois les cahiers préparés, vous ne sauriez croire l'intérêt qu'on prend à marquer tous ces détails.

Et cet ordre, qui de fait est tout extérieur, passe peu à peu dans l'intérieur ; on s'accoutume à régler sa conscience et sa vie morale comme on a réglé ses dépenses et sa vie matérielle.

DEUXIÈME RÈGLE

Savoir acheter et acheter chaque chose en son temps

I

Acheter

18. Acheter exige du tact, du discernement, de l'esprit d'observation, de la patience et un peu de bonheur.

On voit déjà que ce n'est pas une science facile.

Sans développer les qualités que nous venons d'indiquer, nous devons simplement dire que savoir acheter consiste dans la connaissance de la qualité et du prix des choses.

Cette science ne peut être acquise que lentement par les leçons de l'expérience ; et nous approuvons beaucoup ces mères de famille qui, allant elles-mêmes faire leur marché avec la domestique, y conduisent leur fille pour l'initier aux petits commérages des marchandes et à l'art de ne pas se laisser duper (1).

(1) Nous savons un pensionnat où les plus grandes élèves, vers la dernière année, assistent, accompagnées de leurs maîtresses, aux différents achats qui se font en gros dans la maison, sont appelées après chaque lessive générale pour être témoins de la manière dont le linge est rendu, repassé, mis en ordre, pour en connaître la qualité et en distinguer les tissus, et qui enfin, en forme de récréation et de récompense, vont quelquefois à la cuisine préparer pour leurs compagnes une petite collation.

Ce dernier exercice ne leur apprend pas trop l'économie, il est vrai, mais il les accoutume au moins à ne redouter ni les flammes du fourneau, ni le tablier grossier, et leur montre l'usage et le prix d'une foule de choses qui leur étaient inconnues.

Nous avons vu de grandes filles qui avaient eu les prix d'histoire générale et de physique, ne sachant pas faire une infusion, et tout étonnées d'apprendre qu'on mettait des œufs dans la crème.

Faut-il marchander ?

19. On se plaint que les femmes marchandent ; mais, certes, on y est bien obligé à cause de la mauvaise foi des vendeurs.

Cependant on marchanderait avec moins de ténacité, si l'on était plus au courant de la qualité et de la valeur des objets qu'on veut acheter.

Voulez-vous que le vendeur ne vous laisse pas longtemps discuter ? faites une offre raisonnable, résistez poliment aux sollicitations, puis allez ailleurs.

Le vendeur a l'œil fin, il voit vite s'il a affaire à une novice ou à quelqu'un qui s'entend aux achats ; votre manière seule de demander, de regarder la marchandise, de la choisir, le met au courant de votre science, et s'il s'aperçoit que vous n'êtes pas à votre premier essai, si vous êtes ronde et polie, il cherchera moins à vous tromper qu'une autre.

Il voit vite aussi, à votre air, à votre parole surtout, s'il a affaire à une de ces femmes maniaques qui ont besoin de marchander, n'importe à quel prix, qui ne sont satisfaites de rien, qui ont l'habitude de tout examiner, de tout faire étaler, et qui ne viennent là souvent que par fantaisie. Il sera bien rare que vous ne soyez pas trompée.

Ou vous avez besoin d'acheter, ou non.

Si vous voulez acheter, sachez bien d'avance ce que vous voulez.

Si vous ne voulez pas acheter, qu'allez-vous faire chez un marchand ? L'ennuyer et dépenser votre argent.

Maisons à prix fixe

20. Les maisons à prix fixe simplifient les achats, c'est un progrès ; mais il faut bien faire attention aux produits qu'elles livrent.

Les magasins *à prix uniformes*, ces bazars qui n'ont que deux ou trois prix pour toutes leurs marchandises, sont éblouissants de variété et tentent facilement ; il est rare qu'on ne soit pas dupé. Aucun objet, quelque apparence qu'il présente, ne vaut au-delà de la somme fixée ; les deux tiers valent moins et pourraient s'acheter ailleurs à meilleur marché.

Autant que possible, adressez-vous à des maisons connues et richement fournies ; vous ne payerez pas plus cher, et ce que vous achèterez sera plus frais et de meilleure qualité.

Avant de choisir des fournisseurs attitrés, essayez sans doute ce que vous offrent ceux qui sont à votre portée ; mais quand votre choix est fait, ne changez que rarement.

Les bonnes maisons tiennent à leur réputation et à leurs pratiques aussi.

Payez comptant ou à époque fixe, deux ou trois fois par an : vous serez mieux servie, et vous payerez moins cher. Les marchands savent bien, soyez-en sûre, prélever sur ce qu'ils vendent l'intérêt de l'argent que vous ne leur donnez pas.

Même règle pour les ouvriers, si vous voulez être bien servie. Une couturière, par exemple, ne vous fera jamais attendre votre robe au-delà du temps fixé, quand elle saura que son argent est prêt et lui sera remis en échange de son travail.

Choisissez à prix égal les magasins qui avoisinent votre demeure, même quand vous devriez payer quelques centimes de plus : vous épargnez le temps, et il est des jours où le temps est plus précieux que l'argent ; vous évitez à votre domestique de longues courses qui, répétées, ne laissent pas que de la fatiguer, et vous éloignez d'elle surtout le danger de faire des connaissances funestes, que favorisent ces longs trajets dans les mêmes rues et aux mêmes heures.

Heureuse si de vos fenêtres vous pouvez habituellement la suivre du regard.

Les petits marchands

21. En recommandant les riches magasins, nous n'avons voulu parler que des achats en gros, des provisions de ménage ou des dépenses importantes ; pour ces petites fantaisies du moment, ces objets minimes qu'il faut si fréquemment, aiguilles, fil, lacets, n'y aurait-il pas un acte de bienfaisance à les acheter à ces petits marchands qui étaient sur la place publique ou passent devant votre maison en portant toute leur fortune ?

Le sou que vous leur ferez gagner leur portera bonheur sans vous appauvrir ; ils le recevront en se signant, si c'est le premier de la journée, et peut-être, si l'heure est un peu avancée, ils vous diront en vous remerciant : Je vais acheter du pain.

Or, les sous aux petits marchands honnêtes

sont les miettes de notre fortune que le bon Dieu nous commande de laisser tomber sur le chemin pour les pauvres voyageurs.

II

Acheter chaque chose en son temps.—Les provisions

22. Savoir acheter chaque chose en son temps ne peut être encore que le résultat de l'expérience et devient une source féconde d'économie.

Provision est profusion, dit un proverbe, et la maison qui n'a pas de provisions court risque à chaque instant de manquer de tout.

Ce qu'il faut avant tout, c'est la connaissance des choses qui se conservent sans se détériorer et de celles qu'on ne peut acheter qu'au fur et à mesure qu'on en a besoin.

Acheter de première main

23. Cette connaissance une fois acquise,

1° Achetez tout à la fois ce qui est nécessaire pour l'approvisionnement, et achetez-le de première main. Outre la commodité d'avoir près de vous ce que vous désirez, vous gagnez ce que les marchands qui vous auraient revendu gagneraient eux-mêmes.

Il y a toujours perte à acheter en détail.

Les provisions de bois, de légumes, de fruits ont chacune leur temps ; il faut le connaître.

Acheter ce qui est bon

24. 2° Achetez toujours ce qui est bon ; même en le payant plus cher, on dépense moins, à cause de l'usage qui en est plus long.

Méfiez-vous en principe de tout ce qu'on vous offre à bon marché et qui ne vous est pas utile pour le moment. Rien ne ruine comme ces bonnes occasions ; même en supposant que ce que vous achetez soit bon (chose assez rare, parce que le bon marché ne s'obtient qu'aux dépens de la matière, de la main-d'œuvre ou de la solidité), vous y perdez toujours.

Ou bien, en effet, ces objets dont vous n'avez pas besoin ne vous serviront jamais ou bien ils seront détériorés et moins frais quand le moment de les employer sera venu ; dans tous les cas, vous avez fait une avance d'argent que vous auriez pu mieux utiliser.

Appliquez cette règle aux provisions de bouche ; n'achetez pas ce qui est exquis, mais toujours ce qui est réellement bon, et quelquefois ce qui est meilleur.

Quand un mets est de mauvaise qualité, on le gaspille au lieu de le manger, dans l'espérance que celui qui succédera vaudra mieux.

Puis vous passerez, vous qui êtes chargée des achats, pour une avare auprès de votre famille et d'une provision qui déplaît et qu'on déteste, on en viendra à moins vous aimer d'abord, bientôt pas du tout, enfin à ne pas vous respecter.

Il existe un axiôme qui ne semble que plaisant, et qui est bien vrai cependant ; le voici : *C'est par l'estomac qu'on mène la presque totalité des gens.* Ne l'oubliez pas ; évitez au moins que ceux qui dépendent de vous se plaignent de la nourriture.

Savoir vendre

25. 3° Sachez aussi choisir l'époque favorable pour vendre ce que vos récoltes ou vos produits vous fournissent surabondamment. De même qu'il est bon d'avoir des fournisseurs attitrés, ayez, si c'est possible, des acquéreurs qui puissent se fier à votre loyauté, et sur qui vous puissiez compter pour le payement.

Mais, dans les ventes comme dans les achats tout en cherchant votre profit, laissez aux négociants, dont la vie est tout inquiétude et projet, ces combinaisons et ces demi-tromperies qui souvent ont beaucoup de rapports avec l'injustice.

Notre but n'est pas le commerce ; nous ne voulons pas précisément nous enrichir, mais établir autour de nous, par l'ordre, le travail et l'économie, le calme et l'aisance qui font le bonheur de la famille.

Nous ne voulons pas accumuler des richesses qui deviennent souvent un tourment, mais avoir

Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie,

Manie des achats

26. 4° Méfions-nous enfin de la manie d'acheter, qui devient une vraie passion.

Pour cela, n'allons pas, même pour voir, soit aux enchères, soit autour des marchands qui étalent en passant, soit dans ces bazars qui offrent à tous une entrée libre et une devanture toute miroitante d'attraits ; nous nous laisserions tenter à acheter des choses qui nous embarrasseraient le lendemain.

Nous y puiserions la manie des collections, des curiosités ou des bagatelles, aussi dispendieuse souvent que ridicule.

Il est des femmes qui possèdent dans leur chambre, sur des étagères élégantes ou dans des tiroirs, de vrais magasins d'inutilités, disons mieux, de ridiculités.

Ces chinoiseries, ces porcelaines transparentes, ces merveilles si délicates et devant lesquelles il faut retenir son haleine de peur de les briser, ne sont là, ce semble, que pour éveiller l'ennui dans l'âme de celle qui les possède et le sourire sur les lèvres de celles qui les voïent.

Comment a-t-on pu s'encombrer ainsi ?

On est sortie avec la résolution ferme et arrêtée de ne rien acheter ; on était sûre de soi, et à l'approche des magasins se sont éveillées deux passions qui reposaient silencieuses : la curiosité d'abord, la fantaisie ensuite ; on a acheté.

Oh ! si nous faisions un cours de morale, que de choses nous aurions à dire sur ces tyranniques penchants !

Jeunes filles, prenez garde à la curiosité et à la fantaisie.

Précautions

27. Finissons par quelques avis qui compléteront cette deuxième règle.

1° Ne vous méfiez de personne, mais prenez des précausions avec tout le monde.

Ne pensez pas qu'on peut vous tromper, mais pensez qu'on peut se tromper.

Vérifiez donc les comptes de vos domestiques, de vos fournisseurs, dont vous aurez gardé double note.

Ayez chez vous des balances, des mesures, pour vous assurer que vous ne payez que ce qu'on vous remet.

Acheter soi-même

28. 2° Achetez vous-même.

Ne faites acheter par d'autres qu'autant que vous ne le pourrez pas ; vous serez plus contente, et vous saurez mieux ce qui vous convient.

Pour se fier aux autres dans les achats, il faut être sûre de deux choses assez rares : *la fidélité* et *l'habileté*.

Une cuisinière, par exemple, n'achètera que ce qu'elle sait apprêter, ou ce qui lui donne moins de peine à préparer, ou peut-être ce qu'elle aime davantage.

Nous parlerons plus tard de la fidélité. L'habileté est peut-être plus rare que la fidélité.

Peu de personnes sont capables de ne pas se laisser éblouir par les paroles du marchand, par ses compliments exagérés, par ses mensonges dits avec un calme imperturbable.

Peu de personnes devinent, sous la belle apparence d'un objet, les défauts cachés qui en diminuent la valeur, tant l'art de la falsification a atteint de nos jours des proportions étonnantes.

Utiliser les restes

29. 3° Un talent tout particulier pour res-

treindre les achats, et par conséquent les dépenses, est celui de certaines bonnes ménagères qui savent mettre à profit ce qu'on appelle vulgairement *les restes* et faire servir une même chose à deux fins.

Ainsi, ce qu'on dessert d'un repas est présenté sous une autre forme, avec un nouvel apprêt, et offre un mets différent.

Ainsi, un vêtement à peu près hors d'usage se transforme sous une main habile, et sert encore quelque temps sous sa nouvelle destination.

Ainsi encore, parmi plusieurs objets de même nature et hors de service, on choisit quelques débris qui sont bons isolés, et on forme en les réunissant un tout qui a encore son utilité.

On appelle ce talent *l'art de faire quelque chose de rien* ; il réside dans le cœur, et toute personne bien dévouée en sait les premiers éléments.

TROISIÈME RÈGLE

Avoir l'œil à tout et prendre garde aux petits dégats

I

AVOIR L'ŒIL A TOUT

30. Ce que nous venons de dire pour les achats et pour les ventes : *Ne vous méfiez de personne, mais prenez des précautions avec tout le monde*, trouve encore son application dans cette trosième règle.

Ne comptez entièrement que sur vous pour la surveillance : vous seule avez intérêt réel à la prospérité de votre maison ; elle ne dépend pas de vous seule sans doute, mais on peut dire que l'impulsion ne peut se donner et se soutenir que par votre présence.

Ce n'est pas sans une grave raison que les anciens disaient : *L'œil du maître sème de l'argent,*

Une maîtresse de maison doit prendre garde :

1o *Que rien ne se perde.* — Elle doit donc savoir tout ce qu'elle a, faire l'inventaire de son linge à chaque lessive, exiger que tous les soirs l'argenterie qui a servi soit comptée et montée à sa chambre.

2o *Que rien ne se gâte.* — Elle doit donc

savoir les qualités de chaque chose, celles qui se gardent ou se détériorent facilement ; connaître, pour les provisions, la manière de les conserver ; se réserver à elle-même la préparation de celles qui exigent plus de dépenses, les confitures, les liqueurs par exemple. Ne voit-on pas tout de suite le besoin qu'elle a de savoir faire la cuisine pour en surveiller les apprêts et en régler les dépenses ?

On ne sait bien suiveiller que ce qu'on sait bien faire.

3o *Que rien ne traîne.* — Elle doit donc aller partout pour nettoyer, donner de l'air, commander des réparations urgentes, voir si on ne détourne rien.

4o *Que tout soit recueilli et conservé avec soin, même les choses qui paraissent le plus inutiles.* —Elle doit donc faire ramasser ce qui s'éparpille dans la maison, ce qu'elle rencontre sur ses pas, ce qui est hors de service et que les domestiques allaient jeter peut-être.

Tous ces objets se placent dans ces vieilles chambres inhabitables qu'on appelle *débarras*, et on est sûr de trouver là, pour les réparations de la maison ou le soulagement des pauvres, une foule de choses qui rendent réellement service.

A la recommandation de tout ramasser, nous ajoutons celle de faire une fois par an, au moins une visite domicilière de charité dans les coins et les recoins.

Voulez-vous y trouver beaucoup de richesses ? faites-vous accompagner par une pauvre mère de famille, et dites-lui de chercher avec

vous. Vous verrez comme elle saura découvrir, parmi ces vieux meubles et ces lambeaux d'étoffes, des trésors pour son ménage à elle.

“ Je me fais du bonheur avec mes guenilles, ” disait une de ces femmes d'ordre.

Du reste, si on a pu rire d'une *femme à chiffons*, on a rarement vu réduire à la misère celle dont la sage prévoyance savait que tout devient profit en ménage, les papiers, les débris de cuisine, etc.

5o Enfin, une maîtresse de maison doit prendre garde *qu'on ne la trompe pas.*

Comment on peut nous tromper

31. Or, on peut vous tromper :

1o Par *perte de temps*, quand les domestiques emploient pour elles les heures qu'elles doivent au travail de la maison. Il faut sans doute qu'elles aient des heures à elles pour blanchir leur linge, raccommoder ; mais ce point demande une surveillance toute particulière. Quelquefois elles travaillent non seulement pour elles, mais pour des personnes étrangères, ce qui leur procure un léger bénéfice.

C'est surtout le soir, quand tout le monde repose, que se fait ce travail supplémentaire. “ C'est le temps de mon sommeil que je prends, vous dira une domestique surprise par vous ; ce temps m'appartient. ” Oui, mais cette veille la rendra plus lente pour le travail du lendemain ; l'huile se consume, et une lampe allumée peut occasionner une foule d'accidents.

2o. On vous trompe par *entente avec les fournisseurs*, qui quelquefois marquent les objets plus cher qu'ils n'ont été payés, indiquent un poids, une qualité autres que le poids ou la qualité qui ont été livrés, et partagent l'argent ainsi volé avec la domestique infidèle.

La domestique elle-même ajoute au compte qu'elle vous présente quelques centins de plus, sous prétexte qu'elle a bien marchandé et que le bénéfice obtenu par son éloquence lui appartient de droit.

Allez vous-même quelquefois, et à diverses époques, faire vos achats sur le marché et dans les magasins ; comme par hasard, surprenez vos domestiques pendant qu'elles achètent, mais n'ayez pas l'air d'avoir remarqué leur embarras.

3o On vous trompe par *gourmandise*, quand les domestiques prennent pour eux-mêmes une partie de ce que vous vous êtes réservé : des fruits rares, des mets plus recherchés ; quand ils boivent ou font boire les liqueurs ou le vin destinés à la table de la maîtresse.

4o On vous trompe par une *charité mal entendue*, quand les domestiques donnent aux pauvres au-delà de ce que vous avez fixé, ou, ce qui est moins rare, quand ils font passer à leurs parents pauvres les restes de vos repas, ou même les vêtements que vous ne mettez plus.

5o On vous trompe par l'*emploi à l'usage des autres de ce qui ne doit être qu'à l'usage de la maison*. Que de fois une lessiveuse, par

exemple, lave avant votre linge, le linge de toute sa famille, volant par conséquent, le temps que vous lui payez et le savon que vous lui fournissez.

. . . .

On voit par cet exposé, et encore nous n'avons dévoilé que quelques-uns des plus ordinaires secrets vulgairement appelés *de l'anse du panier*, on voit combien la surveillance est nécessaire, et combien aussi il est nécessaire qu'une maîtresse de maison soit la dernière au lit et la première levée.

Surveillance morale

32. La surveillance morale donne bien d'autres inquiétudes. Notre but n'est pas d'en parler ici ; sachez bien seulement que la probité ne dure pas longtemps sans la pratique de la piété, et qu'une passion à nourrir, dit un proverbe populaire, coûte plus d'argent qu'un cheval à l'écurie.

N'en laissez point grandir dans votre cœur, et cherchez à connaître, pour les détruire ou en affaiblir les effets, celles qui germeraient dans l'âme de vos domestiques : la passion du vin et celle du jeu chez les hommes, la coquetterie et le désir de plaire chez les femmes se retrouvent plus ou moins au fond de l'âme de tous.

II

Prendre garde aux petits dégats

33. Nous avons parlé des petits dégâts,

Lorsqu'on étudie avec calme le malaise ou la gêne qui règne dans un grand nombre de ménages, on voit facilement que cet état voisin de la misère provient moins de l'exiguïté des ressources que d'un certain désordre qu'on n'a pas empêché, ou par insouciance ou par paresse, et qui a été cause d'une foule de petits dégâts journaliers, peu importants pris à part, mais dont la réunion a creusé un grand vide dans le revenu.

On dit vulgairement *que les jeunes filles ont les mains percées et que l'argent n'y peut tenir.* N'y aurait il pas aussi des ménages pleins de trous par où s'échappe sans profit l'argent que le labeur amasse chaque jour ?

Et ne serait-ce pas une indication vraiment utile que celle de ces fuites ? Les connaître, c'est avoir le moyen de les fermer.

Les fuites du ménage

34. Il y a de ces fuites dans la cuisine pour les apprêts trop dispendieux, pour les restes qu'on ne sait pas ou qu'on ne veut pas utiliser, pour la trop grande abondance de ce qu'on prépare, pour ce qu'on laisse détériorer par inexpérience ou par oubli.

Dans les achats

35. Il y en a dans les achats qui n'ont pas été rigoureusement marqués, qu'on a faits en temps inopportun ou qu'on n'a pas surveillés ; dans ceux surtout qui ont eu pour mobile ou la vanité, ou la fantaisie, ou l'entraînement.

C'est un objet d'art qu'on a vu étalé dans une exposition ou dans le salon d'une amie ; on veut le possèder.

C'est une toilette qu'on a entendu vanter ; on veut être admirée aussi, etc.

C'est souvent un simple ustensile de ménage qui plaît pour sa forme, et dont on n'a que faire cependant.

Nons avons parlé de la manie des collections futiles : il y a aussi la *manie des collections utiles,* non moins dispenndieuse.

Telle femme entasse dans sa cuisine ou son grenier de quoi monter sept à huit ménages ; et comme les enfants dont elle se moque, elle se dit à chaque nouvelle emplette : « Plus que celle-ci. » et elle amasse toujours.

Rien n'est inutile comme les manies utiles, rien surtout ne ruine si promptement.

« Méfiez vous de vos premières impressions pour l'achat d'un objet, avons-nous dit ailleurs ; ce n'est souvent qu'un caprice que la possession changera bientôt en dégoût.

« N'achetez que le lendemain l'objet dont vous avez envie et qui n'est pas absolument nécessaire. »

Dans les comptes négligés

36. Il y a des fuites dans les petit comptes négligés et les petites dépenses dont on ne s'est pas soucié : un sou n'est qu'un sou, mais accumulés les sous forment les francs.

C'est un véritable ennui sans doute que de s'assujettir à marquer sur son livre de dépen-

ses *jusqu'à un sou* ; mais il y a aussi une leçon précieuse dans toutes ces lignes écrites qui nous reprochent chaque fois que nous les voyons, nos prodigalités et nos futilités.

Un livre de compte minutieusement tenu est un juge sévère qui souvent nous fait rougir, et que nous ne voudrions pas montrer même à une amie intime.

Obligez-vous à marquer toutes le s dépenses occasionnées par vos fantaisies, expliquez-en le détail ; vous arriverez bientôt à ne plus avoir à en écrire.

Dans le linge

37. Il y a des fuites dans le linge qui se détériore parce qu'on le laisse entassé quand il est sale, au lieu de le suspendre sur des cordes tendues dans un grand appartement bien aéré ; qu'on soumet à une lessive trop chaude ou mal surveillée ; qu'on ne reprise pas à temps, ou qu'on dédaigne parce qu'il paraît trop mauvais.

Surveillez surtout le blanchissage qui se fait hors de la maison. C'est là principalement que le linge périt ; là on le perd, là on l'échange, là on l'avarie en le brossant au lieu de le battre, en le tordant an lieu de le presser.

Hélas ! comme ailleurs, comme partout, on voit qu'il est difficile de prendre soin de ce qui ne nous appartient pas. Oh ! si on pouvait toujours *laver son linge à la famille ?*

Dans les meubles

38. Il y a des fuites dans les meubles qu'on

ne fait pas réparer dès qu'ils sont brisés, et qui deviennent ainsi bientôt hors de service ; qu'on n'a pas soin de visiter pour les garantir de la poussière, et qu'on néglige de faire revenir de temps en temps pour les maintenir en bon état.

Dans les vêtements

39. Il y a des fuites dans les vêtements qui sont ou trop nombreux, ou mal tenus, ou peu visités.

" Beaucoup de linge, peu de vêtements, " dit un proverbe. L'un indique l'ordre , la richesse, l'économie ; l'autre la vanité et le désordre.

La mode changeant si souvent la forme et la couleur des vêtements, en avoir beaucoup, c'est au moins une dépense inutile.

En général, les vêtements doivent être suspendus plutôt que pliés. Quelquefois, s'ils sont d'une étoffe délicate, gaze, satin ou velours, ils doivent être enveloppés dans des sacs de grosse mousseline empesée, toujours à l'abri de la poussière, de l'humidité et de la fumée.

Visiter souvent les vêtements est le moyen de faire disparaître les insectes qui les rongeraient. Sans doute les plantes aromatiques, le thym, la lavande ou les substances odorantes, telles que le camphre ou le poivre, détruisent les œufs de ces insectes et les éloignent eux-mêmes ; mais l'air a vite dissipé ce qu'il y avait de fort et d'âcre dans ces parfums.

Consacrez donc quelques heures, tous les mois d'été, à secouer votre garderobe.

III

Une histoire

40. Nous arrêtons là cette nomenclature des fuites dans le ménage, qui nous ont donné occasion d'insérer quelques conseils pratiques ; la liste en serait encore bien longue, si nous étudiions surtout les fuites occasionnées par les petites vanités, par la gourmandise, etc.

Voulez-vous, comme conclusion de cette troisième règle, que je vous redise une histoire bien connue ? Elle est bien vieille, elle n'en est que meilleure peut-être.

Deux sœurs, se livrant à la même industrie dans un quartier séparé, travaillant avec le même zèle, obtenaient des résultats si différents, que l'une d'elles, voyant sa fortune décroître, va trouver l'autre et lui dit :

—Comment se fait-il que la fortune nous traite si différemment ? Je suis active, laborieuse ; le quartier que j'habite est achalandé, je fais chaque jour de bonnes recettes, et pourtant je me trouve chaque mois avec un déficit qui m'effraye, tandis que tu prospéres. Je ne suis pas jalouse ; mais voyons, as-tu quelque secret ?

—Oui, ma sœur, dit l'autre ; regarde (et elle lui montra cachée sur sa poitrine une petite croix d'or) : il y a là une vertu qui se répand dans toute ma demeure.

—Je te comprends, tu es pieuse : mais il me semble que je remplis mes devoirs religieux. Je n'ai pas oublié les dernières paroles de

notre mère : " Pensez à Dieu, il pensera à vous. " Je pense à lui, il m'oublie.

—Ce n'est pas cela, ma sœur ; la vertu de cette croix réside dans la croix elle-même. Le matin, je la laisse sortir de mes vêtements, et je la porte ainsi dans toute la maison, à la cave, au grenier, au magasin ; je la promène partout. Elle répand partout un *je ne sais quoi* qui fait que tout me réussit. J'ai toujours regretté d'avoir un seul jour oublié ou négligé de la porter partout. Tiens, veux-tu que je te la prête ? Essaye huit jours seulement, et tu verras.

La jeune sœur accepte avec reconnaissance et baise ce talisman sacré.

Dés le lendemain elle s'empresse de le porter par sa maison et n'oublie aucun des plus petits coins.

Dans cette ronde minutieuse, que de désordre elle remarque ! que de choses détériorées, que d'objets mis hors de service, quoique bons encore, et ne demandant, pour être utilisés, qu'une légère réparation !

Dans la cave, le vin est mal tenu, l'huile peu couverte, les bouteilles malpropres ; dans la cuisine, une superfluité de légumes qui se perdent ; dans le grenier, du linge entassé et oublié, des grains rongés par les rats ; puis les livres de comptes arriérés, les registres peu complets.

Elle vit tout cela et rougit.

—Quoi ! dit-elle, je ne l'ai pas aperçu plus tôt !

Dès le lendemain (un jour lui avait suffi) elle revint chez sa sœur, et, lui rendant sa croix en l'embrassant, elle lui dit :

Je te remercie du bon conseil que tu m'as donné et de la manière délicate employée pour me le donner. Je comprends que la prospérité d'une maison est due à l'œil du maître qui voit tout.

—Comme la prospérité de l'âme, ajouta sa sœur, est due à la pensée que l'œil du maître, qui est Dieu, voit tout et connaît tout.

QUATRIÈME RÈGLE

Chercher et trouver de bonnes domestiques

I

41. On prend beaucoup de peine pour chercher les domestiques, on en prend bien peu pour les former.

Vous voulez qu'elles devinent vos goûts ; prenez donc la peine de les leur apprendre et n'exigez pas qu'elles les connaissent tout de suite.

Sachez bien qu'une domestique qui vient chez vous, quelque habile qu'elle soit, est tout à former, non pas peut-être dans son métier de cuisinière ou de femme de chambre, mais dans ses rapports avec vous ; ayez donc la patience de faire son éducation.

Sachez bien, de plus, que, quelles que soient ses qualités éminentes, elle a, tout comme vous, au moins ces défauts de ses qualités, et que vous devez les supporter.

Et soit dit en passant, de la maîtresse ou de la domestique, croyez-vous que c'est la maîtresse qui a le plus à supporter ?

Si votre domestique est active, elle sera irascible ;

Si elle est zélée, courageuse, elle sera emportée ;

Si elle est prudente, elle aura ses moments d'humeur sombre ;

Si elle est douce et bonne, elle sera lente ;

Si elle est habile et intelligente, elle ne souffrira pas la moindre observation ;

Si elle est dévouée, elle sera susceptible à la plus petite froideur, hélas ! tout comme vous.

Ne lui montrez même pas trop que vous connaissez ses défauts.

42. Lorsqu'on prend une apprentie servante à qui il faut tout apprendre, la tâche est non seulement difficile, mais rude.

Heureuse la jeune fille qui trouve dans sa maison et qui peut plus tard amener avec elle une domestique formée par sa mère.

Montrer, enseigner sans cesse est bien ennuyeux.

Une ancienne pensionnaire écrivant à sa sœur et lui faisant part de ses embarras, disait : " La vie du couvent est monotone sans doute, mais on a de moins les tourments que donne un ménage, et, crois-moi, c'est bien quelque chose. "

II

Devoirs envers les domestiques

43. Si les domestiques ont des devoirs rigoureux envers vous, vous en avez aussi envers elles, et il est rare, quand vous vous plaignez d'elles, que vous n'ayez pas de reproches à vous faire.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des soins que réclame leur âme ; mais n'oubliez pas

qu'elles ne vous seront fidèles qu'autant qu'elles le seront à Dieu, et que Dieu, qui vous les a prêtées pour vous servir, vous réclamera un jour ce dépôt, et vous demandera compte de leur conduite.

Il y a entre vous et votre domestique une différence dans le monde ; elle doit exister. Il n'y en a point devant Dieu, qui comme vous, elle appelle son Père.

Aussi que nous aimerions de voir maîtres et serviteurs réunis chaque soir pour faire en commun la prière de la fin du jour ?

Il me souvient d'une famille où cet usage existait ; après la prière faite par la maîtresse de maison, on ajoutait un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, pour se pardonner mutuellement les peines qu'on avait pu se causer les uns aux autres.

Et avant de se séparer, après avoir donné les ordres pour le lendemain, quelques bonnes paroles d'affection, de sympathie et d'espérance venaient rafraîchir et rasséréner ces cœurs qui avaient été froissés peut-être dans la journée, ou qui avaient senti germer un peu de jalousie.

Aussi que d'affection et de dévouement dans cette famille !

III

Règles pratiques

44. Voici sans commentaires qui nous entraîneraient trop loin, quelques règles pratiques qui vous seront utiles.

Payez exactement vos domestiques, et aidez-les dans le placement de leur agent, sans vous en charger vous-même.

N'en faites jamais les confidentes ni de vos petites tracasseries de famille, ni de vos déceptions ; qu'elles le soient quelquefois, mais sans ostentation, de vos actes de charité.

Ne les rendez jamais maîtresses de vos secrets, quelque petits qu'ils soient, de peur qu'elles ne vous tiennent sous leur domination.

Sachez toujours conserver votre indépendance, et pour cela évitez avec soin cette familiarité qui d'une domestique fait une compagne avec qui on aime à rire, à qui on ouvre son cœur, et devant qui, on étale volontiers ses petites faiblesses.

Conseil difficile à suivre quand on est jeune ; la sensibilité du cœur, la délicatesse de la santé, la vie sédentaire et désœuvrée, les détails de la toilette rapprochent beaucoup une jeune filles de sa servante, surtout si celle-ci est jeune comme elle. Aussi ajoutons-nous :

Ne leur demandez pour vous que des soins que vous ne pouvez vous rendre vous-mêmes ; heureuses celles qui peuvent ordinairement faire leur toilette toutes seules.

" Priver les enfants les plus riches des services des domestique, disait Mme Campan, c'est leur rendre un éminent service. "

Si vous avez le bonheur d'avoir une sœur à peu près de votre âge, venez-vous en aide l'une à l'autre, et que bien rarement une servante pénètre dans votre petite chambre. La cham-

bre d'une jeune fille est un sanctuaire où seule sa mère a le droit d'entrer.

45. N'écoutez jamais les rapports qu'une domestique voudrait vous faire, et n'ayez pas l'air de lui demander des nouvelles.

Méfiez-vous d'elle quand elle vous entretient de quelque chose de mystérieux, si surtout elle vous défendait de dire à votre mère les récits ou les questions qu'elle vous fait.

Surveillez les domestiques, mais sans tyrannie, de manière à ce que ni leurs liaisons ni leurs correspondances ne vous échappent.

Exigez rigoureusement tous les comptes, mais ne vous montrez pas avare.

Occupez-les sans les fatiguer, et ayez-en grand soin ; c'est surtout dans les maladies qu'elles doivent s'apercevoir qu'elles sont de la famille.

Réglez-les pour la nourriture et pour la boisson ; que tout soit abondant, mais rien à satiété ; la satiété les dégoûterait et les rendrait exigeantes.

Que la nourriture soit variée et de temps en temps plus succulente.

Qu'elle aient leurs fêtes, elle s'attacheront davantage à la maison, et que même le dimanche elles ressentent le bien-être de ce jour de repos.

46. Ne les fatiguez pas par des exigences inutiles et des tracasseries interminables, défaut dominant des jeunes filles qui jouissent de leur première liberté.

A propos d'une misère insignifiante, elles accablent de reproches une pauvre femme de

chambre qui s'est un moment oubliée ; elles reviennent cent fois sur le même sujet ; elles rendent leur service à peu près insupportable.

Soyez toujours bonne et digne, laissant passer inaperçus une foule de petits manquements qui se corrigeront peu à peu.

N'exigez pas que celles qui vous servent n'oublient jamais rien. Est-ce possible ?

Dès que vous montrez votre mauvaise humeur devant votre domestique, vous vous abaissez, et pour peu qu'elle garde son sang-froid, elle vous domine.

Il n'y a rien peut-être de plus humiliant que d'avoir à rougir devant ses inférieurs.

Précisez vos ordres, et n'en donnez pas plusieurs à la fois.

N'humiliez pas par des reproches faits en public : l'humiliation aigrit, elle ne corrige jamais. En particulier, que vos réprimandes ne soient empreintes, ni d'aigreur, ni de précipitation.

Dites-leur des paroles d'encouragement devant les autres, et faites-leur de temps en temps quelques petits cadeaux peu dispendieux pour vous, mais précieux par la manière dont vous les ferez.

Essayez, par des combinaisons que nous ne pouvons indiquer ici, de les intéresser à votre prospérité en les faisant participer aux différents profits de votre maison : c'est chose facile, à la campagne surtout.

J'ai connu une maîtresse de maison qui promettait deux francs d'étrennes chaque

mois, mais qui sur cet argent prélevait le payement des objets de cuisine qui se perdaient ou se cassaient par l'incurie ou l'étourderie de la cuisinière.

N'est-ce pas un moyen de la rendre attentive et soigneuse, sans trop l'exposer à cacher ses dégâts ?

Un mot résumera tous ces conseils : faites-vous aimer, vous serez bien servie.

IV

Les mauvaises domestiques

47. Nous ne terminerons par ce chapitre sans dire un mot de cette tyrannie de tous les jours que peut exercer contre vous une domestique mécontente et sans piété.

Peut-être comprendrez-vous mieux l'obligation qu'il y a pour vous de faire un choix sévère et de maintenir de tout votre pouvoir la foi chrétienne et la dévotion pratique dans les personnes dont vous vous entourez.

Cette tyrannie d'une domestique est d'autant plus irritante, qu'elle a pour agir des moyens presque mystérieux, que vous soupçonnez, mais que vous ne pouvez jamais découvrir.

Ainsi, en faisaut votre chambre, elle changera tous les jours quelques petits objets de place, sachant bien que cela vous contrarie, et vous n'osez pas lui en faire l'observation, tant c'est peu de chose.

Elle trouvera toujours le moyen de ne pas

arranger votre lit, vos couvertures, vos rideaux comme vous le désirez, et à un reproche que vous lui ferez elle répondra avec une naïveté admirable qu'elle a fait parfaitement comme vous lui aviez dit.

Elle sait où sont vos petits secrets et vous laisse soupçonner qu'elle les visite sans que vous puissiez jamais la prendre sur le fait.

Elle sourit malicieusement aux petits mystères de votre toilette, et se complaît à vous faire comprendre, sans que là encore vous puissiez le lui reprocher, qu'elle sait tout ce que vous faites pour plaire.

Elle a deviné ce qui amène la joie sur votre figure ou des nuages sur votre front, et elle sait en profiter pour vous impatienter.

Elle comprend, à l'ébranlement de votre sonnette, si vous êtes pressée, et elle affecte de se rendre un peu plus tard, paraissant tout essoufflée et vous demandant pardon de la meilleure bonne foi du monde.

....

" N'est-il pas vrai, ajoute un homme d'esprit que c'est un supplice épouvantable que de se savoir entre les griffes d'un être méchant, moqueur, qui, vous le supposez à bon droit, va porter ailleurs tout ce qu'il voit chez vous, que vous nourrissez, que vous payez, et que vous ne pouvez souvent renvoyer, tant tous ceux qui viennent le trouvent complaisant et aimable ? "

48. Autre genre de tyrannie, moins pénible mais plus triste.

Ecoutez cette conversation surprise dans une cuisine entre la domestique de la maison et la

domestique d'une dame étrangère qui, venue en visite, causait à cette heure dans le salon.

—Ma maîtresse n'a pas de caprices, disait la fille de la maison, répondant sans doute à une question de la domestique étrangère.

—Allons, allons, reprit l'autre avec un fin sourire, vous ne me ferez jamais croire que votre demoiselle, quand, par exemple, sa coiffure n'est pas à son gré, ou que la robe apportée par la couturière ne fait pas bien ressortir sa taille, ou qu'elle n'a pas assez brillé dans la soirée de la veille, parce qu'une autre était plus élégante qu'elle, ou qu'enfin, ayant mal dormi, ses yeux sont rouges et gonflés, vous ne me ferez jamais croire qu'elle ne s'en prend pas à vous et qu'elle n'est pas d'une humeur massacrante.

—D'abord, mademoiselle se coiffe toute seule ; elle fait ses robes elle-même ou les fait travailler sous ses yeux ; elle va peu aux soirées, et ensuite je ne lui ai jamais vu les yeux gros.

Si elle a des peines, et je sais qu'elle en a, je vous assure qu'elle sait bien ne pas les changer en mauvaise humeur ; elle est avec nous habituellement souriante.

—Mais c'est une merveille que votre maîtresse !

—Une merveille, non ; une sainte, oui.

—La mienne n'en est pas encore là. Elle est bonne au fond, généreuse, prodigue même à ses heures, mais étourdie, mais capricieuse ; personne n'a pu rester deux ans avec elle.

Elle vous donne souvent dix ordres à la fois,

et les uns, s'il vous plaît, contredisent complètement les autres.

—Comment faites-vous alors ?

—Ma foi, je n'en exécute aucun. Croyez-vous qu'elle se souvient elle-même de cette kyrielle de commandements ?

Et si, en me voyant, elle se rappelle ce qu'elle m'a dit, elle entre en fureur, me donne toutes les épithètes imaginables, prétend que jamais elle n'a été si mal servie, et promet de me chasser à la première occasion.

—Et alors ?

—Alors je laisse passer tranquillement l'orage ; je tâche de trouver quelque nouvelle bien réjouissante, je glisse un mot, et si ma maîtresse prête l'oreille, ce qui arrive d'ordinaire, je suis sauvée ; nous nous mettons à jaser et on nous prendrait pour deux camarades.

Oh ! je sais bien ce qu'elle ne repousse jamais, allez : un petit compliment habilement ménagé, une comparaison à son avantage entre elle et quelques unes des jeunes dames qu'elle fréquente, un mot de fine médisance, un mystère que je lui laisse entrevoir, un léger scandale que je raconte.

Il y a, à l'usage des femmes de chambre un peu habiles, tant de moyens de dominer une jeune fille vaniteuse !

—Mais savez-vous que c'est affreux cela !

....

Oui, c'est affreux ! Certes, elle est bien coupable cette domestique qui abuse de l'ascendant que les petites passions de sa maîtresse

lui ont laissé prendre ; mais la maîtresse peut-elle être sans remords ?

Oh ! par intérêt pour vous, soyez vertueuses et rendez vertueuses celles qui vous entourent.

CINQUIÈME RÈGLE.

Distribuer sa journée avec sagesse.

Nécessité de cette règle.

I

49. C'est la dernière règle générale que nous avons à donner.

On ne ménage pas son bien quand on ne ménage pas son temps, et on ne pourra jamais remplir toutes ses obligations, si l'on ne sait pas les accomplir au moment assigné à chacune d'elles.

Elles sont nombreuses sans doute : surveillance, propreté, achats, réceptions, soins matériels, etc., etc. ; mais rappelez-vous cette réflexion d'un autre opuscule : " Avez-vous remarqué la quantité d'objets que peut contenir une armoire, quand chaque objet est à sa place et que toutes les places sont pleines ? Les heures sont comme des cases pratiquées dans la journée pour recevoir nos actions. Oh ! que d'actions on peut mettre dans chacune d'elles, si

on n'en laisse envoler aucune sans la remplir ! (*Petites Vertus.*)

Ajoutons que la vie est un tissus de devoirs à remplir qui s'enchaînent les uns aux autres : on ne peut rompre un anneau de cette chaîne sans occasionner un désordre plus ou moins irréparable.

50. Il est impossible de déterminer quelque chose de bien précis sur l'emploi de la journée d'une maîtresse de maison. La femme qui, comprenant le devoir que Dieu lui a imposé, veut le remplir pour se sanctifier, saura bien employer les heures de chaque jour de manière à ne laisser en retard aucune de ses obligations.

Rien n'est ingénieux comme l'amour, et si elle aime sa famille, elle sentira à chaque heure le bonheur de lui procurer une jouissance et en trouvera le moyen.

Rien n'est fort comme l'amour, et ce même travail qui, fait avec dégoût, l'accablerait et minerait son existence, activera au contraire son courage et mettra sur ses lèvres le sourire de la santé.

Dieu vous a créée pour l'action et le sacrifice; laissez à celles qui n'aspirent pas au repos du ciel le repos nonchalant, sensuel et égoïste de la terre, ou la parade exagérée de leur labeur.

Vous, travaillez et souffrez ; mais cachez aux regards de ceux qui vous sont chers les renoncements dont se compose votre vie.

Il en coûte pour ne pas perdre son temps et pour remplir tous ses devoirs ; il en coûte pour user sa vie par le dévouement et l'abnégation, c'est-à-dire par le sacrifice continuel de soi aux

autres ; mais courage ! Dieu compte et inscrit au ciel vos sueurs et vos ennuis.

II

Quelques règles

Nous indiquerons seulement :

51. *Pour tous les mois* : la revue des comptes et l'état des différentes provisions et du linge, sans préjudice du grand inventaire qui doit se faire chaque année.

Pour toutes les semaines : la paye des ouvriers, les petites dettes arriérées, le renouvellement du linge de table, la propreté minutieuse de la cuisine, de manière à ce que *tout luise e dimanche.*

Pour tous les jours : la matinée étant d'ordinaire le seul moment dont une femme puisse disposer d'une manière presque absolue et régulières, parce qu'elle n'est pas dérangée par des visites, la maîtresse de maison devra la consacrer aux soins intérieurs : surveillance, ordres à donner ou à renouveler, propreté à faire régner partout ; et ne prendre un peu de calme que lorsqu'elle verra tout son monde au travail, et qu'elle aura fait disparaître le désordre extérieur qui se présente chaque matin, surtout dans une chambre à coucher.

Il faudrait que, le matin, on pût voir sans doute l'ouvrage commencé la veille, et qui, tout préparé, ne demande qu'à être continué sans de nouveaux préparatifs ; mais il serait à désirer aussi qu'on ne pût supposer qu'il y a eu la veille le moindre dérangement.

Aussi rien de plus utile même au repos de l'esprit et du corps que l'obligation que s'imposent quelques personnes de ne jamais se coucher sans avoir mis, dans le salon et dans la cuisine, toute chose à sa place accoutumée.

Cherchez à rendre votre matinée aussi longue que possible par un lever fixe et de bonne heure.

Vous activerez vos domestiques ; vous procurerez à vos traits une fraîcheur inconnue aux femmes qui se lèvent selon leur caprice ; vous fortifierez votre santé, et vous donnerez à votre âme la douce joie qui naît toujours d'une sensualité vaincue.

La prière du matin

52. Est-il nécessaire de rappeler à la jeune fille sa prière du matin ? O mon enfant, n'oubliez pas le Dieu de votre enfance et de votre pensionnat.

La prière alors semblait n'être pour vous qu'un devoir de reconnaissance, doux à votre cœur, et qu'un sentiment d'amour, naturel à votre âme ; elle devient maintenant un besoin et un appui.

Au pensionnat, vous n'aviez que des joies et des devoirs que l'affection vous rendait faciles. Dans votre famille, avec l'autorité, qui ne vous paraissait d'abord que flatteuse, vont venir les peines et les ennuis ; souvent vous serez seule pour les supporter.

Priez Dieu régulièrement, mon enfant ; vous aurez besoin de lui.

La prière activera votre volonté, elle doublera vos forces, elle multipliera pour ainsi dire

vos heures de la journée. " Que j'aie le temps de prier, disait saint Vincent de Paul, j'aurai le temps de tout faire. "

La prière vous fortifiera pour la lutte, elle vous mettra à l'abri de bien des dangers. Oh ! si vous saviez ce qu'il en a coûté à quelques jeunes filles comme vous pour n'avoir pas fait leur prière du matin !

Je ne dis pas qu'elle mette à l'abri des pertes de fortune ou des douleurs physiques ; mais j'assure qu'elle empêche des chutes plus douloureuses mille fois que la pauvreté et que les maladies.

Ne quittez que bien rarement, et pour de graves raisons, votre chambre à coucher, sans avoir fait votre prière à genoux.

Ce bonjour au bon Dieu vous portera bonheur, comme autrefois vous portait bonheur le baiser de votre mère.

L'après-midi

83. L'après-midi est consacrée aux visites, à la correspondance, aux différents travaux manuels, soit seule, soit en compagnie, aux études enfin qu'on veut continuer.

Dans les visites que vous faites ou que vous recevez, excepté celles de pure étiquette, n'oubliez pas d'avoir avec vous un ouvrage manuel.

Les petites et ridicules simagrées disparaissent, les conversations oiseuses et médisantes se modifient, les rires déplacés ne se font plus entendre, dès qu'une occupation attire l'attention sans trop l'absorber.

N'allez pas vous imaginer, du reste, qu'il est

des sociétés où l'ouvrage ne peut être introduit: il est admis dans les salons de la plus haute noblessse ; et toute femme que la coquetterie n'a pas pervertie sait bien que des aiguilles, un dé, des ciseaux, parent toujours mieux que les diamants les mains les plus délicates.

Nous ne parlons pas des heures des repas ; chaque famille a des usages qu'il faut respecter.

La soirée est pour les délassements et doit se passer le plus possible dans l'intimité de la vie si douce de famille. La musique, les jeux, la causerie, les lectures attrayantes, la remplissent tour à tour. Nous en parlerons plus loin.

III

La fin du jour

54. Et puis, quand tout le monde repose dans la maison, la jeune femme, après sa journée bien remplie, se hâte d'aller dans sa chambre à elle, pieuse cellule où, loin de tout bruit elle semble se retrouver elle-même et le bon Dieu.

Il y a dans ce petit sanctuaire rempli de souvenir, un prie-Dieu, un crucifix, une image de la sainte-Vierge, quelques livres de piété, et souvent un cahier tout ouvert.

Là, à genoux, quand son cœur a été un peu blessé par l'injustice ou par l'ingratitude, la pieuse femme le montre au bon Dieu ; elle pardonne et elle oublie.

Quand sa vanité a été froissée par l'insuccès ou par une de ces déceptions si fréquentes dans le monde, elle rougit de sa faiblesse et

promet demain d'être plus forte et moins susceptible.

Quand son âme a failli, quand un léger devoir a été omis ou volontairement négligé, elle demande pardon.

Quelquefois elle pleure ; oh ! ses peines sont si lourdes parfois ! Enfants, vous ne les comprendriez pas à cette heure ; sachez seulement que rien de grand ne se fait sans le sacrifice.

Elle pleure, mais chacune de ses larmes, en coulant sur ses joues, dit à Dieu : *Que votre volonté soit faite !*

Et elle se reproche de n'avoir pas été assez dévouée, assez fidèle au devoir, assez charitable, assez prévenante. Elle aimera mieux demain.

Quelquefois elle écrit sur les pages de son journal, que seul lira son ange gardien, et les impressions plus émouvantes de sa journée, et et les résolutions qu'elle vient de prendre.

D'autres fois elle lit, pour laisser autour de son âme une atmosphère plus calme, quelques pensées pieuses de l'*Imitation de Jésus.*

En baisant son crucifix et l'image de Marie qu'elle a apportée du couvent, elle leur recommande tous ceux qu'elle aime.

Et éteignant sa petite lampe, elle se couche tranquille et s'endort en murmurant : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

SECONDE PARTIE

Bien-être dans la famille

Qu'est-ce que le bien-être ?

55. Bien-être ! c'est un mot délicieux que celui-là ; il n'a pas besoin d'être expliqué pour être compris ; peut-être même est-il plus facile de le comprendre que de l'expliquer.

Être bien, c'est ne pas souffrir, c'est se reposer, c'est jouir : triple aspiration de notre cœur à tous, qu'il n'est pas possible sans doute de réaliser entièrement en cette vie, mais qu'il est bien permis de chercher à contenter dans les limites posées par le devoir.

Or, on n'est bien que là où la Providence nous a placés elle-même, dans ce *chez-soi* plus ou moins étendu que le bon Dieu donne à chacun.

Oh ! si l'on savait l'aimer ce chez-soi, que de fautes, que de remords, que d'ennuis on s'épargnerait !

Mais pour l'aimer il ne faut pas le laisser tout dépouillé et sans fraîcheur ; nous n'aimerions pas la nature, si les arbres ne nous présentaient jamais que leurs branches arides.

Il faut qu'il nous plaise, que le cœur s'y sente plus à l'aise qu'au dehors, que l'esprit y trouve des sourires, que les sens eux-mêmes n'y trouvent rien qui les impressionne d'une

manière défavorable ; il faut l'embellir en un mot.

En quoi consiste l'embellissement du chez-soi et de qui dépend-il ?

56. Il y a un embellissement qui dépend du bon caractère de ceux qui composent la famille, de leur humeur douce et gaie, et de leur force à supporter les petites misères de la vie en commun. Nous n'avons pas à nous en occuper directement aujourd'hui ; nous ferons seulement remarquer que cet embellissement dont nous parlons dépend plus qu'on ne le suppose du savoir-faire de la femme que Dieu a placée dans la famille.

" Du moment qu'une femme passe le seuil d'une maison, dit un moraliste, elle en devient comme l'âme. "

Si tout ne se fait pas par elle, du moins elle inspire et dirige tout.

Elle peut se cacher, dissimuler son autorité ; elle ne supprimera jamais son influence.

Elle irrite ou console, soutient ou décourage. Bonheur ou tristesse, tout vient d'elle.

Dieu l'a mise près de l'homme pour le calmer, pour adoucir ce qu'il a d'âpre dans sa vie, de cruel dans ses épreuves, de mauvais dans l'irritation de son humeur.

A son sourire, le regard se calme, et les grondements de la colère s'apaisent.

Elle a des mots charmants et des intonations de voix qui prennent le cœur.

Elle commande avec habileté et sagesse ; sans blesser une idée arrêtée, elle la bat lente-

ment en brèche. Tout son art consiste à cacher qu'elle est en opposition avec celui qu'elle veut amener à ce qu'elle désire.

O jeunes filles, si vous vouliez être bien vertueuses, que d'âmes vous mèneriez au ciel !

Division de cette seconde partie.

57. Outre cet embellissement qui tient à la vertu, il en est un autre *tout extérieur*, qui entre pour beaucoup aussi dans le bien-être ; celui-là dépend en général de l'ordre, qui, étudié pratiquement, renferme :

1o L'ornementation de la maison ;
2o L'arrangement du matériel de la maison ;
3o La science des détails ;
4o Les délassements.

Nous laissons de côté les considérations générales sur l'ordre, son utilité, son influence, que nous avons traitées dans les *Petites Vertus*.

CHAPITRE PREMIER

Ornementation de la maison

I

Choix des meubles

58. Cette ornementation consiste 1° dans le choix des meubles.

Des meubles sont nécessaires, et le premier devoir d'une maîtresse de maison doit être d'examiner ceux qu'elle a autour d'elle et de se procurer peu à peu ceux qui lui manquent.

Bornez-vous au nécessaire : toute dépense inutile ou exagérée représente un capital qui ne produit rien et diminue les ressources de la famille.

Le bon sens, d'accord avec le bon goût, conseille de choisir des meubles utiles plutôt qu'élégants, commodes plutôt que somptueux, durables plutôt que précieux, et qui enfin ne fassent pas disparate entre eux ; des rideaux de soie par exemple, avec des chaises et une table simples, montrent un faux luxe qui sent la misère.

Ne cherchez pas à avoir les meubles que vous avez vus chez une de vos amies plus riche que vous peut-être, ni à posséder un ameublement complet dans le style Renaissance ou le

style Louis XV. Ce n'est permis qu'aux grandes fortunes et aux vaniteux.

Ce n'est pas un ridicule d'être pauvre, mais c'en est un très grand que de vouloir paraître riche quand on ne l'est pas.

Laissez à la coquetterie que le monde flatte pour avoir le droit de s'en moquer, laissez-lui la vanité de paraître et la puérile satisfaction d'entendre ces paroles : Quels meubles magnifiques !

Si vous saviez de combien de misères réelles, de douleurs poignantes et de tortures physiques elle a payé ce luxe, vous seriez effrayée.

Dans un certain monde, le costume et le paraître sont le nécessaire ; la chambre de famille et la nourriture sont le superflu, et c'est à ce superflu que l'on arrache tous les jours d'une manière incroyable.

Aussi qu'arrive-t-il ? Sans compter la vie misérable, gênée, toute de mauvaise humeur, que mènent ces êtres vaniteux, s'ils réussissent à tromper les gens, ils sont enviés ; s'ils ne réussissent pas, ils sont honnis.

Je vous crois trop de bon sens pour aspirer là.

La magnificence de l'ameublement n'est pas condamnable quand la fortune le permet, puisque c'est elle qui donne du pain à une foule d'ouvriers ; mais elle n'est pas à chercher tout d'abord, et cet étalage de luxe humilie des amies qu'une elégante simplicité attirerait chez vous.

On se sent gênée au milieu de la profusion,

et il semble qu'entourée de meubles somptueux, une personne ne peut qu'être orgueilleuse.

Préférez donc ce qui est commode et ce qui est nécessaire d'abord, puis ce qui est élégant. Votre bourse suffira au nécessaire, vos doigts suffiront à l'élégance.

Les vieux meubles.

59. Heureuses, du reste, les personnes qui n'ont pas à se préoccuper de l'ornementation de leur demeure, et qui trouvent chez elles ces vieux meubles de famille, qui sont un souvenir autant qu'un ornement.

Ce fauteuil sur lequel nous avons vu si longtemps s'asseoir notre père, notre mère bien-aimés ; cette armoire qui contient encore le linge qu'ils nous ont légué ; ce tapis sur lequel, enfants, nous avons tant de fois pris nos ébats, oh ! conservons-les !

Il y a une espèce de sacrilége à les vendre ou à les reléguer dans un coin obscur.

La demeure qui se dépeuple de souvenirs sera bientôt aussi veuve de vertus.

Gardons nos vieux meubles pour l'aisance du corps, comme nos vieux amis pour l'aisance du cœur. Les nouveaux sont plus brillants peut-être, ils sont certainement moins solides.

Si notre position le demande, ayons un salon pour les autres, meublé selon le goût des visiteurs ; conservons notre maison pour nous, et n'en chassons pas les vieux témoins de nos premières années.

II

Propreté

60. L'ornementation consiste 2° dans la propreté en tout et partout, pour les objets surtout qui approchent notre personne de plus près, la nourriture et le linge.

Non seulement la santé dépend de la propreté, mais, ne l'oublions pas, l'activité, la bonne humeur, la satisfaction intérieure, et même, à certains égards, la moralité, en dépendent.

C'est dans les maisons sans propreté qu'habitent de préférence la paresse, l'ennui, le mécontentement de tout et de tous.

Les meubles luisants attirent le soleil et semblent le multiplier en le réfléchissant.

Les chambres propres et tenues avec soin reflètent une âme contente, rayonnent la joie et semblent dire : Restez, on est bien ici.

Une femme est tout de suite jugée par la tenue de son appartement : « J'ai connu une personne, dit Mme Campan, qui, pour fixer son opinion sur les femmes de sa connaissance, ne se trouvait jamais seule chex elles sans lever les coussins des canapés. Si elle y découvrait un feston commencé, un mouchoir, un ruban, elle disait : "Je suis chez une femme sans ordre et sans propreté."

L'élégance et le luxe ne peuvent jamais se passer de la propreté, tandis que la propreté, qui, nous l'avons dit ailleurs *(Petites Vertus)*, " entretient la santé, donne plus de fraîcheur

au teint, conserve les vêtements, " peut se passer parfaitement des ruineux secours de la coquetterie.

Conseils pratiques pour la propreté de la maison

61. Voici des conseils pratiques donnés par un homme de bon sens à une jeune fille sur le point d'entrer en ménage :

" Occupe-toi de l'intérieur du logis ; veille à ce que les dalles, les carreaux ou les parquets soient balayés plusieurs fois par jour et lavés plusieurs fois par semaine.

" Veille à ce que le fer, la fonte et le cuivre reluisent et les meubles aussi, à ce que la vaisselle de terre ou de faïence fasse miroir sur l'étagère.

" Ne permets pas à l'araignée de filer en paix sa toile aux angles des poutres et des murs.

" Ne laisse point l'huile des lampes s'égoutter et rancir sur le manteau de la cheminée.

" Après les conseils les moyens :

" Tu fera reluire le cuivre et le fer en les frottant avec une poignée d'oseille, ou avec du sable fin, ou avec de l'argile.

" Tu feras reluire l'argent, quand même il serait noirci par des œufs, avec de l'oseille toujours et avec de l'eau de savon.

" Tu feras reluire tes chenets et ton poêle, c'est-à-dire la fonte, en la frottant avec un oignon cru d'abord, puis en étendant de la mine de plomb avec une brosse, et en frottant de nouveau avec un vieux morceau de laine.

" Tu donneras une sorte de vernis à tes meubles, si pauvres qu'ils soient, avec de la cire jaune fondue dans de l'eau de lessive ou de

cendre de bois, ce qui est tout un, et tu frotteras vigoureusement.

" On te dira : A quoi bon perdre son temps et sa peine à de pareilles minuties ?

" Tu laisseras dire, et tu continueras. "

Rien n'est attrayant comme l'aspect d'une cuisine où le *cuivre est changé en or et l'étain en argent* par les ordres d'une maîtresse active.

La cuisine, dit une femme du monde, est le miroir de la maison. Entrez là pour la juger. Des murs salis par les mouches ou noircis par une fumée jaunâtre, des fenêtres sans châssis pendant l'été, des ustensiles disséminés un peu partout, un sol inégal et humide, des cendres et des débris entassés dans un coin, tout cela annonce le désordre, le gaspillage, et fait pressentir de fréquents moments de mauvaise humeur.

Concluons : c'est dans la propreté que l'exagération est permise ; assez, dans ce cas, est trop peu.

Mais la propreté habituelle exige une force de volonté et une constance peu ordinaires.

Les âmes lâches ne sont pas propres.

III

Convenance des vêtements

62. L'ornementation consiste 3o dans la convenance des vêtements, qui doivent être non seulement propres, mais en rapport avec la fortune et avec l'âge.

Nous ne voulons pas nous appesantir sur ce

dernier mot, qui semble vous importer peu à cette heure ; il est certain cependant que bon nombre de femmes deviennent bien ridicules en voulant persuader à tout le monde, par leur mise hors de saison, qu'elles ont toujours vingt ans et rien que vingt ans.

Ne vous souvient-il pas des sourires malins et des demi-mots échangés avec vos compagnes à la vue d'une toilette rose ou jaune pâle, dessinant avec affectation une taille comprimée, pour paraître svelte, sous les ressorts d'un corset trop visible, et surmontée d'un visage dont les rides, en dépit de mille poudres blanches, attestaient les longs services ?

On rira de vous aussi ; vous n'aurez pas toujours dix-huit ans, et un jour aussi vous deviendrez....

Sachez toujours *avoir votre âge*, mon enfant.

Nous n'avons pas à nous occuper directement de toilette ; mais nous voudrions bien vous persuader qu'outre cette toilette du dehors dont vous vous parez pour plaire, il y a aussi une toilette d'intérieur que vous devriez soigner pour vous faire aimer de votre famille.

Pour celle-là le bon goût et l'affection suffisent toujours.

Soyez mise de manière à pouvoir vous présenter devant des étrangers sans avoir à rougir de votre négligence. N'est-ce pas ridicule qu'une femme soit obligée de s'enfuir dès qu'elle aperçoit des visiteurs ?

Un vêtement propre, simple, mais de bon goût, sur lequel se montre un tablier de cuisi-

ne, n'est pas une honte, mais une recommandation.

Rien du reste, n'ôte aux inférieurs le respect qu'ils nous doivent comme une mise trop négligée, qui semble nous faire leurs égaux.

Même dans ses habits de travail, au milieu des ouvriers, la maîtresse de la maison doit être reconnue à son costume.

Non seulement elle doit savoir mieux porter un vêtement, mais aussi elle doit savoir moins le salir.

Elle doit encore s'accoutumer à s'habiller, s'il le faut, plusieurs fois le jour, mais assez activement pour qu'on ne s'aperçoive pas de son absence.

Une femme qui a le sentiment du bon goût et des convenances improvise facilement une toilette toujours élégante et en rapport avec ceux qu'elle reçoit ; et ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire : Sa journée se compose de trois actions ; elle s'habille, elle babille, elle se déshabille.

CHAPITRE DEUXIÈME

Arrangement du matériel de la maison

D'ou vient l'art de savoir arranger sa maison

63. L'arrangement d'une maison dépend sans doute de l'éducation reçue, mais il est surtout le résultat d'un certain tact qui devine ce qui va mieux et ce qui plaît davantage.

L'ordre et la propreté peuvent devenir tout matériels ; il est possible de former une domestique à mettre chaque chose à sa place et à ne jamais laisser accumuler la poussière ; mais l'arrangement tient à l'âme, même à la vertu.

On dit de certaines personnes qu'elles ont le beau dans le regard. Cela est vrai ; seulement le beau n'est pas dans leurs yeux, mais dans leur âme.

Sous leur main tout se transforme : le rideau qu'elles ont suspendu prend des plis plus gracieux, la tapisserie qu'elles ont choisie a plus de fraîcheur, les meubles qu'elles placent ont plus de brillant, les fleurs arrangées par elles ont plus d'éclat.

Ces personnes sont plus qu'un trésor, elles sont un bonheur pour une famille.

Vos lectures du pensionnat, vos études, l'exemple de vos maîtresses, les petits soins

donnés à votre linge, à vos livres, à la chapelle, vous initieront à ces gracieux secrets que vous devez tant désirer connaître, et qui transforment en délicieux séjour des maisons qui sembleraient à peine habitables.

A quoi tient cet arrangement

64. Cet arrangement dépend de si peu et de tant de choses !

Ce n'est pas tel meuble, tel tableau, tel vase de fleurs, telle exposition de la chambre qui le produit ; c'est tout cela et quelque chose de plus. C'est la main qui dispose les objets ; c'est *un je ne sais quoi* qui va au goût des personnes de la maison.

S'agit-il d'un salon ? ne consultez que votre bon goût et un peu vos souvenirs. Vous saurez tout de suite l'art de garnir une cheminée, de de placer des tableaux, d'harmoniser la couleur des fauteuils avec celle de la tapisserie, d'enlever ce qui choquerait l'œil d'un étranger, de déposer sur le guéridon un album élégant.

S'agit-il de la chambre de ceux que vous aimez, de votre père, de votre grand'mère plus âgée, qui ne peut plus elle-même *se faire un peu plaisir ?* consultez votre cœur et les goûts que vous leur connaissez.

Que votre père ait toujours son linge bien blanc, et qu'il sache que c'est vous qui le lui préparez ; le linge est à peu près le seul luxe d'un homme, et il y tient quand la main qui en prend soin est une main aimée.

Appropriez vous-même son cabinet de tra-

vail, de peur que la domestique ne dérange ses papiers ou ses livres.

Qu'il voie quelques fleurs sur sa cheminée, et que son feu ne soit jamais éteint.

Que son journal soit toujours à sa place, et qu'il trouve toujours au même endroit ses vêtements de rechange prêts à être revêtus.

Entourez votre grand'mère de ces délicates attentions que regrettent les vieillards et qu'ils n'osent demander.

Ecartez de sa chambre tout ce qui l'encombrerait et y laisserait des miasmes nuisibles à sa santé ; mais tenez-y abondamment ces provisions légères, ces douceurs de fantaisie que vous savez lui faire plaisir.

Les vieillards aiment les vieilles choses qui leur ont longtemps servi ; mettez à sa portée ses livres d'autrefois, ne changez rien de place sans qu'elle y consente, et placerait-elle un objet d'une manière choquante, respectez cette manie.

S'imagine-t-elle être encore utile ? fournissez-lui tout ce qu'elle demande ; étalez et louez son activité et son succès ; demandez-lui conseil sur tout.

Son appartement devrait être le plus commode et le mieux tenu.

Votre chambre

65. S'agit-il de votre petite chambre à vous ? consultez votre âme, et qu'elle y reflète sa candeur, son innocence et sa belle simplicité.

Fraîches tapisseries d'une teinte délicate,

rideaux toujours blancs aux fenêtres et au lit, peu de tableaux de prix, mais beauooup de souvenirs ; images de première communion, diplôme de congréganiste, vaste cadre renfermant toutes les gravures obtenues en récompense ou reçues en gage d'amitié, et portant chacune le nom d'une maîtresse ou d'une amie.

Sur la cheminée peu de fleurs ; quelques tiges seulement, renouvelées souvant devant le petit autel d'une statue de la sainte Vierge.

Que toutes les broderies soient faites par vous ou par vos amies de pension qui vous les ont laissées comme souvenirs ; que des tapis blancs et légers cachent, en le recouvrant gracieusement, tout ce qui sert à votre toilette.

Sur le bureau où vous venez écrire placez votre petite bibiothèque, *la vôtre*, composée de vos prix, des cadeaux reçus et de quelques uns de ces livres pieux qui nourrissent l'âme et entretiennent la vie du cœur.

Nous l'avons dit dans la première partie, votre chambre est un sanctuaire ; ne la laissez pas dépouiller de ce qui fait aimer un sanctuaire, le recueillement, l'ordre, la piété.

Donnez-lui la fraîcheur, elle vous donnera des pensées d'innocence.

Avantages de l'arrangement dans la maison

66. Le premier avantage de l'arrangement d'une maison est, nous venons de le dire, de la faire aimer ; le second est de venir en aide à l'économie.

Notre plan ne nous permet que d'indiquer ici :

1° *L'arrangement des provisions.* Telle chose demande un endroit sec, telle autre veut le soleil. Ces provisions ont besoin de l'ombre pour ne pas se détériorer, et elles acquièrent par le temps une valeur qu'elles n'avaient pas tout d'abord. Ces objets d'un usage plus fréquent doivent être à la portée de la main.

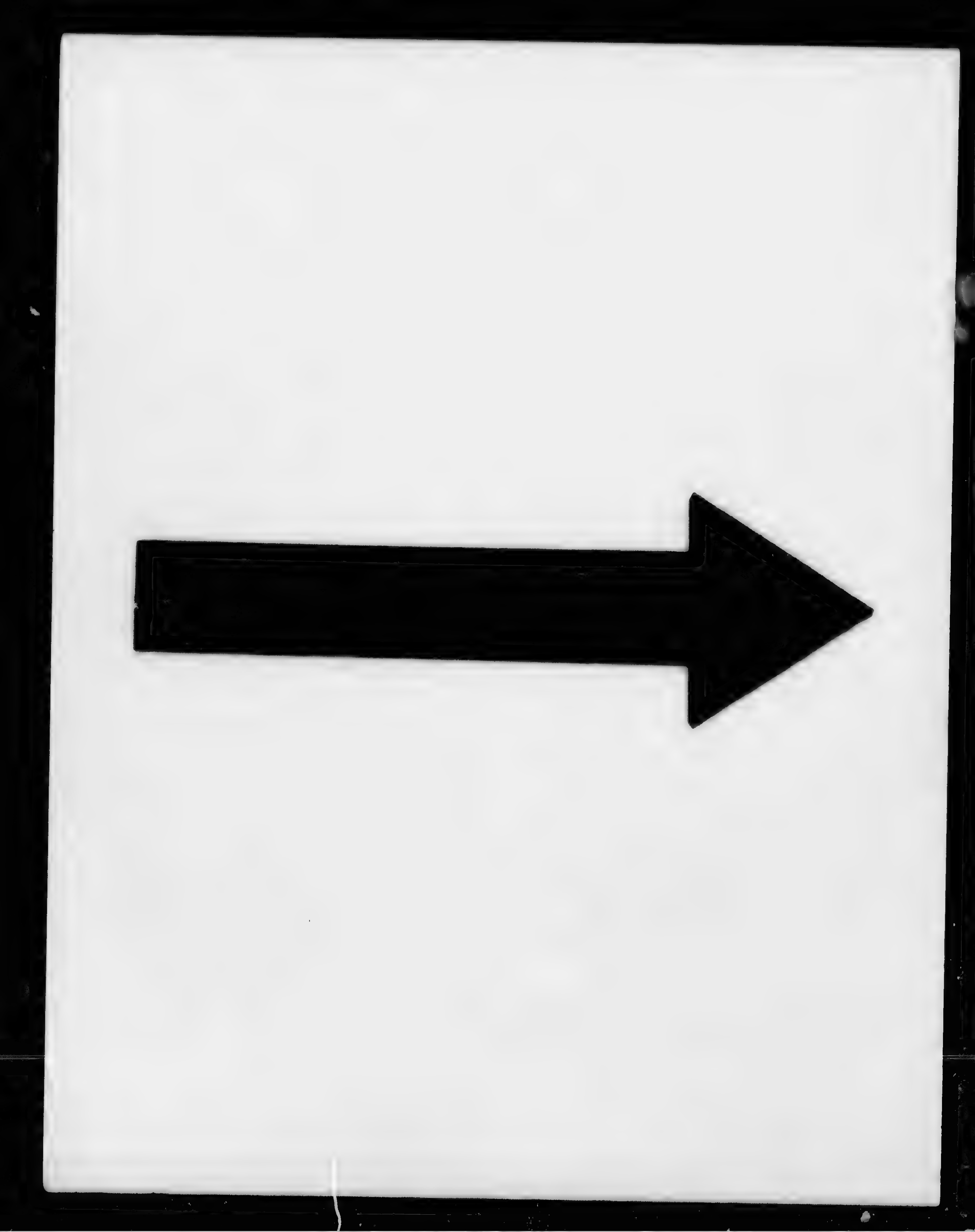
2° *L'arrangement des effets.* Il faut savoir les placer de manière à les avoir facilement, et ne pas les mettre tous en désordre quand on n'en a besoin que d'un seul ; les plier de manière à ne pas les déformer ou les froisser ; les caser avec un certain art qui flatte les yeux.

Dans une maison d'éducation, on oblige chaque mois les élèves à sortir de leur armoire tout le linge qui s'y trouve : c'est d'abord pour nettoyer les cases, puis surtout pour accoutumer la jeune fille à placer son linge sans l'entasser, à le plier avec activité ; on lui fixe un temps assez court pour ce travail.

3° *L'arrangement des meubles* : ceux qui doivent être recouverts de housses pendant que le foyer allumé pourrait les détériorer par la fumée, ceux qui demandent des soins plus fréquents à cause de leur délicatesse ou du fini de leur travail.

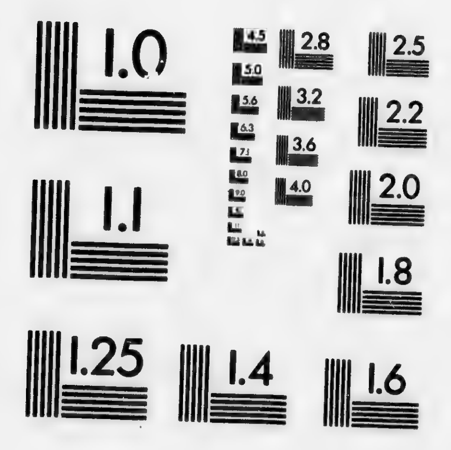
L'expérience, qui apprend toutes ces choses, exige qu'on ne retarde pas même un seul jour d'arranger chaque objet selon sa destination.

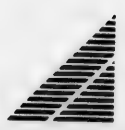
Que de pertes, que de dépenses ont été causées par ce mot aimé de la paresse : *demain !*



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Le proverbe bien connu : *Ne renvoyez pas au lendemain ce que vous pouvez faire la veille,* devrait être chaque soir répété à la maîtresse de maison ; et celle qui ne veut pas se coucher sans mettre tout en ordre dans sa chambre est bien sûre d'avoir un sommeil plus tranquille et un réveil plus doux.

L'habitude de l'arrangement empêche que les objets ne se brouillent ou ne se perdent. Une place vide nous fait songer que tel objet nous manque et nous le fait chercher avant qu'il s'égare entièrement.

Elle accoutume surtout à ne jamais laisser ouverts des meubles qui doivent être fermés, à tenir sous clef tout ce qui peut tenter la cupidité ou la curiosité, et à inscrire non seulement les dépenses et les recettes, mais encore, de temps en temps au moins, quelques uns de ces petits accidents de la vie qui ont apporté à la famille une joie ou une peine.

Faire son journal

67. C'est ce qu'on appelle *faire son journal.*

Nous ne voulons pas dire à chacune de vous : Faites votre journal. Ces épanchements de l'âme ne se font pas par ordre, mais par inspiration.

Depuis la publication des pages si suaves, si fraîches et si poétiques d'Eugénie de Guérin, nous avons vu beaucoup de jeunes filles commencer un journal de leurs impressions quotidiennes. Elles avaient du talent, du style, et cependant elles ne produisirent que des banali-

tés. C'est qu'elles n'étaient poussées que par un sentiment de vanité puérile.

Elles rêvaient la gloire d'Eugénie ; Eugénie ne cherchait qu'à faire plaisir à son frère.

Si quelquefois vous sentez le besoin de répandre votre cœur et votre âme, que ce ne soit que pour vous ou une amie intime, et écrivez toujours sous le regard de votre ange gardien.

Il y a, croyez-le, des douceurs ineffables dans ces épanchements.

Et quand plus tard on relit ces joies, ces peines qu'on a éprouvées, ces efforts que l'on a faits pour être plus vertueuse, quand on retrouve sur ces pages des noms aimés qu'on a cesser de prononcer peut-être, oh ! comme le cœur bat avec force !

Nous savons plus d'une jeune fille oublieuse de ses devoirs qui a été ramenée au bon Dieu par la lecture d'un petit journal écrit à l'époque de sa première communion.

CHAPITRE TROISIÈME

La science des détails

Résultats de la science des détails

68. Cette science contribue au bien-être plus qu'on ne le croit ordinairement.

Rien ne tourmente comme ces petites choses faites autrement qu'on le voudrait, comme ces petits vides qui, nous rappelant à chaque instant que quelque chose nous manque, impatientent d'autant plus qu'on n'ose pas s'en plaindre ; peu à peu le dégoût de la vie de famille naît dans le cœur, grandit, excité par l'imagination, et l'on va chercher ailleurs un bien-être qu'on ne trouve pas chez soi.

Voulez-vous fixer quelqu'un auprès de vous ? qu'il trouve sous la main tous les menus objets dont il peut avoir besoin, toutes ces petites fantaisies que vous lui connaissez, et qu'il ne vous manifestera jamais, de peur de paraître ridicule.

Voulez-vous vous-même ne pas perdre votre temps, ne pas sentir si fréquemment des accès de mauvaise humeur ? entourez-vous de tout ce qui vous est nécessaire, rendez-vous tous les petits services possibles.

Certes, nous ne voulons pas transformer en servante une maîtresse de maison et la rendre insupportable à tout le monde, en lui conseillant les minuties qui sont un manque de tact ;

mais nous voudrions qu'elle ne songeât pas, et que personne autour d'elle ne songeât qu'on est mieux ailleurs que chez soi.

Nous voudrions qu'elle fût bien convaincue que la propreté, l'arrangement, le luxe qui ne demande que des soins est l'aimant qui attache la famille à son intérieur ;

Que chaque chose à sa place, propre et luisante, égaye le regard, épanouit le cœur, et que, avec l'esprit et le cœur à l'aise, les heures disparaissent toutes embaumées, faisant toujours regretter leur trop rapide disparition.

" Les jolis tableaux raccourcissent les longues distances, les intérieurs gracieux retiennent les gens au logis. "

Il est un juste milieu qu'il faut savoir garder. Les extrêmes en tout ne valent rien, et tourmenter sa vie est aussi ridicule que la laisser à l'abandon. Ainsi, il en est qui, par petitesse d'esprit et manie d'arrangement ou de propreté, ont toujours peur qu'on ne salisse leurs meubles bien luisants, qui sont toujours à regarder si le visiteur ne ternit pas le parquet de leur salon si soigneusement entretenu, qui s'émeuvent d'une épingle perdue. C'est de la sottisse.

Qualités de la science des détails

69. La science des détails, telle que nous l'entendons, se compose des qualités suivantes : *avoir de la mémoire, avoir de la tête, avoir une humeur égale.*

1° *Avoir de la mémoire.* La mémoire est essentielle dans le détail de la vie ; l'oubli dé-

truit les relations les plus cordiales et les plus intimes.

C'est l'oubli qui fait que l'on ne procure pas aux personnes de la maison ce dont elles ont besoin.

Ce n'est rien quelquefois : un petit objet de toilette qu'on vous a demandé, une dépense de quelques centimes. . . Et parce que vous l'avez oublié ce rien, celui qui a fait la demande n'ose plus la réitérer ; il se croit négligé, et la froideur commence à s'introduire.

Et vous vous demandez pourquoi votre père, votre amie ont cet air embarrassé qu'ils vous communiquent à vous-même.. Un *nouvel oubli* le lendemain achève le malaise.

C'est l'oubli qui empêche de payer un ouvrier qui a besoin de son salaire, et qui plusieurs fois a présenté son compte, toujours oublié. Pendant ce temps, il souffre lui et sa famille, il parle mal de vous, il vous accuse.

C'est l'oubli d'un rendez-vous donné à une ouvrière, qui la fait revenir à plusieurs reprises et lui fait perdre un quart de journée dont elle a besoin pour vivre et travailler.

On ne parvient à ne rien oublier que par l'habitude de ne faire qu'une chose après l'autre, de ne penser qu'à la chose que l'on a à faire et par l'obligation qu'on s'impose d'inscrire sur un carnet qu'on porte toujours avec soi tout ce qu'on doit faire.

Une autre règle importante serait celle de remplir un devoir dès que le moment de le remplir est arrivé.

70. 2° *Avoir de la tête*. C'est ne pas se

laisser dominer ni troubler par les événements imprévus, mais les considérer quelques moments au moins de sang-froid, puis agir : il est rare qu'on ne voie pas ce qu'il y a à faire quand on est calme.

Ainsi, à l'heure du dîner, un ou deux amis arrivent à l'improviste. Soyez d'abord aimable, dissimulez votre embarras par un air joyeux, et, pendant ces quelques minutes, voyez s'il n'y a rien en réserve, rien à la basse-cour, rien à faire acheter chez le restaurateur voisin ; puis allez donner vos ordres sans empressement et sans trouble.

Ainsi, un malheur arrive : c'est un incendie, c'est une attaque subite qui foudroie un membre de la famille. Retenez votre effroi, qui ne servirait qu'à augmenter le mal ; avant de rien ordonner, voyez, examinez : c'est l'affaire de quelques secondes ; puis agissez promptement. Multipliez-vous, mais ne vous embarrassez pas.

Si tout dans la maison est dans l'ordre que nous avons indiqué, vous trouverez sous la main ce qui vous est nécessaire.

L'ordre est d'un grand secours dans ces moments de trouble.

La présence d'esprit est une des qualités les plus nécessaires à toute personne qui est obligée de commander ; elle dépend beaucoup du caractère, mais elle peut aussi s'acquérir par l'habitude.

La confiance filiale en Dieu, la foi dans un secours extraordinaire du ciel qui ne manquera jamais à l'heure du danger, fortifient l'esprit le plus timide.

71. 3° *Avoir une humeur égale.* L'humeur égale, qui suppose une grande vertu, est la suite d'une vie régulière, réfléchie et pieuse. Elle se trouve rarement chez les jeunes personnes accoutumées à voir se réaliser toutes leurs fantaisies ; aussi, faut-il le dire ? leur service est souvent plus redouté d'une domestique que le service de la maison tout entière.

Attendez-vous donc à être contrariée, apprenez à l'être, et que jamais l'ennui ou le dépit ne vous fasse omettre le plus petit de vos devoirs.

Avoir l'humeur égale, c'est ne pas s'impatienter des petits manquements, des oublis inévitables dans une famille. Tout ne peut aller chaque jour au gré des désirs de la maîtresse de maison ; il y aura autour d'elle des fautes commises ; elle entendra des paroles déplacées ; elle se verra mal écoutée, mal comprise, quelquefois méchamment contrariée ; elle éprouvera de ces déceptions qui froissent ; elle sentira sa bonne volonté, son dévouement oubliés, méconnus. Oh ! qu'elle lève alors les yeux au ciel ; si elle n'est pas profondément pieuse, elle ne pourra retenir ni ses larmes ni son dépit

Il faut pourtant que tout cela reste en dedans ; c'est seulement par le sourire, le support, l'affabilité, qu'elle peut accomplir sa mission. Et le courage de sourire quand le cœur est en larmes, la force de continuer à faire du bien quand on est continuellement froissée, ne se trouvent qu'aux pieds du crucifix.

Portrait d'une femme prévenante

72. Voici dans ces paroles d'un père de famille l'aimable portrait d'une femme et d'une jeune fille à qui leur bon cœur a appris cette science des détails dont nous parlons :

" Ma femme et ma fille ont bien des qualités, mais il en est peu que j'estime à l'égal de leur prévenance.

" Si je rentre soucieux après une discussion d'affaires et que je paraisse peu disposé à soutenir la conversation, leurs visages n'en sont pas moins sereins; leur contenance dénote en elles le désir de me distraire sans m'importuner.

" Je m'aperçois qu'elles échangent un coup d'œil et bientôt l'une ou l'autre se souvient d'un de mes amusements favoris qu'elle rappelle à propos ou qu'elle place à ma portée.

" Je sens que je ne suis pas toujours aimable, je m'en veux de ces inégalités ; mais enfin elles viennent des soins mêmes que je prends pour élever convenablement ma famille, et à mon âge il est bien difficile que j'espère me corriger entéièrement.

" Ma femme connaît mon caractère et me traite en conséquence.

" Elle sait que mes rêveries se dissipent devant quelque attention aimable, et elle en a toujours une ou plusieurs en réserve.

" Ma fille Marie s'est pénétrée, elle aussi, de ce rôle doux et gracieux ; elle guette le désir que conçoit son père et le satisfait avant même que j'aie eu le temps de l'exprimer.

" Il y a entre elles deux une charmante

émulation de prévenances ; je suis assuré de n'avoir jamais à demander ces mille petites choses qui font tant pour le bonheur domestique.

" Je trouve à point nommé les habits de chaque saison, la toilette de chaque jour ; jamais feu trop tard allumé ne m'a causé une regrettable perte de temps et un plus regrettable accès d'impatience.

" Si j'ai une fois exprimé quelque préférence pour un mets, je suis assuré qu'il ne me sera jamais nécessaire de renouveler ce vœu ; de temps en temps je verrai paraître sur ma table le plat favori, et personne ne songera à solliciter de moi des remercîments comme pour un grand acte de complaisance.

" Il y a charme infini pour le père de famille si occupé, si désireux de trouver dans son intérieur un délassement qui retrempe ses forces à se sentir environné de soins qu'il n'a pas eu le temps même de pressentir.

" Il faut du tact chez une bonne ménagère pour ne pas tomber dans l'excès de ce bien, pour ne pas fatiguer, avec les meilleures intentions du monde, celui qui serait l'objet d'une prévenance mal entendue. Cette qualité n'a tout son prix que lorsqu'elle cache ses moyens de succès.

" Marie, si j'ose le dire, est plus habile encore que sa mère dens une science si aimable.

" Tout s'arrange si naturellement avec elle, que souvent la réflexion seule m'indique ce qu'elle a fait pour me complaire.

" Elle me laisse le plaisir facile de jouir du bien-être, et elle éloigne de mes yeux les res-

sorts délicats qu'elle met en œuvre pour me le procurer," (THÉRY.)

Ne connaissez vous personne autour de vous à qui ce portrait ressemble ?

Pourquoi chacune de vous, en le lisant, ne dirait-elle : Moi aussi, je serai prévenante ?

Note sur les détails

73. Ce serait ici la place de développer les éléments de quelques petites sciences que nous appellerons volontiers *complémentaires du ménage*.

Elles apprennent à se suffire, à faire du bien aux autres, et, en même temps qu'elles retranchent les dépenses que coûte la main-d'œuvre, elles se donnent la joie de pouvoir dire : J'ai fait cela moi-même.

Nous ne parlons pas de la préparation des aliments, qui ne peut s'apprendre au pensionnat et dont on trouve du reste, dans des livres très bien faits les abondantes recettes ; ni des différents ouvrages à l'aiguille auxquels, dans chaque maison d'éducation, on consacre plusieurs heures chaque jour ; mais de ces autres connaissances moins usuelles, mais non moins utiles, telles que :

L'hygiène, ou l'art de conserver sa santé ;

L'art de soigner les malades ;

La botanique médicale et la petite pharmacie domestique ;

Les cosmétiques, ou l'art de la toilette ;

Les recettes de l'industrie ;

Les *pourquoi* et les *parce que* des faits de tous les jours ;

Les erreurs et les préjugés, etc., etc.

Le plan de notre livre s'oppose à ces détails de science qui absorberaient les principes généraux que nous nous contentons de donner, mais peut-être les publierons-nous un jour en forme de causeries et sous ce titre : *Petites Sciences de la jeune fille.*

Il nous semble qu'il y aurait là un enseignement plein d'intérêt pendant les deux dernières années du pentionnat.

CHAPITRE QUATRIÈME

Les délassements

Délassements dans la famille

74. Il est des heures dans la journée et des jours dans l'année, pendant lesquels cesse pour ainsi dire la vie de ménage, si active et si occupée, pour laisser une part plus large à la vie de famille.

C'est, tous les jours, l'heure du soir ; ce sont pendant l'année, les dimanches et les fêtes.

Que de fois après souper, l'hiver au coin du feu, l'été à la fraîcheur d'un ciel pur, la jeune fille laisse échapper ce cri joyeux : " La veillée ! la promenade !" Il semble que c'est son heure à elle.

C'est que, sans y penser directement, elle va montrer un nouveau côté de son cœur, celui qu'elle aime le plus peut-être.

Elle a été utile tous le jours ; elle va, le soir et les jours de fête, se montrer aimable.

Elle a travaillé toute une semaine ; elle va, cueillir, pendant le repos du dimanche, les fruits de son travail, en voyant plus épanouie la figure de sa mère, moins préoccupé et plus souriant le visage de son père, à qui elle essaye de faire oublier ses inquiétudes.

Oh ! qu'elles sont bien nommées, ces heures, *des heures de délassement !*

L'esprit n'est plus ni tendu ni resserré par la crainte de déplaire, d'être importun, ou de manquer à des convenances quelquefois ridicules, toujours gênantes.

Le cœur s'abandonne sans crainte à toute l'expansion de son amour d'enfant et à toutes ses petites confidences de jeune fille.

Le corps lui-même, tout en s'occupant, n'a plus à craindre la fatigue qui résulte d'un travail monotone.

Mais ces heures de délassement ne méritent leur nom que dans la famille.

Au dehors, dans les voyages, dans les parties, dans les invitations, que nous sommes loin de blâmer, on trouve du plaisir, de l'attrait, une variété qui de temps en temps semble même nécessaire : mais tout ce mouvement lasse vite : c'est une échappée qu'on a faite hors du nid, on a hâte d'y rentrer.

Au dehors on s'amuse, mais on se fatigue : dans la famille on se *délasse*.

Au dehors on trouve la joie, qui disparaît avec ce qui la produit ; dans la famille on rencontre le bonheur, qui ne s'en va que lorsqu'on le chasse.

Quels sont ces délassements.—Causeries.

75. C'est si doux, c'est si exquis, ce qui se passe chaque soir dans la famille, quand l'innocence et le travail ont tout le jour gardé la demeure !

Il y a là des causeries charmantes, des rires sans fin, des histoires cent fois répétées et ja-

mais ennuyantes, des malices qui ne froissent personne, des saillies d'autant plus spirituelles qu'elles s'échappent d'un esprit que la vanité n'a pas gâté ; des accès de gaîté trop bruyante peut-être, mais qui a l'art de ne pas fatiguer ; un babil enfin qui interroge, répond, excite et entretient sur toutes les lèvres un sourire perpétuel.

Et c'est vous, enfants, vous, jeunes filles, qui donnez tout cela ! Oh ! je ne m'étonne pas si l'on vous aime, si une famille sans enfants est une prairie sans soleil, si l'on vous appelle si souvent des anges.

Un ange qui viendrait du ciel apporterait la joie ; or, procurer la joie autour de vous est un de vos devoirs, aussi essentiel que le devoir de procurer le nécessaire à votre famille.

La lecture en commun

76. Il y a là des lectures pleines d'attrait, offrant par la voix gracieuse de l'enfant de doux enseignements et de suaves émotions.

Oh ! comme la veillée s'envole vite sous le charme de ces légendes naïves qui font pleurer quelquefois, qui souvent amènent le sourire et cachent une leçon de dévouement, d'obéissance ou de piété !

Plus d'une fois la petite fille, capricieuse ce jour-là, s'est mise à pleurer en interrompant sa lecture et demandant à sa mère le baiser du pardon.

Comme l'âme s'élève, comme le cœur se fortifie dans l'amour du devoir, à la lecture faite

par le père d'une page où le dévouement à Dieu et à la patrie, où le pardon des ennemis et l'accomplissement du devoir sont retracés dans le beau langage de Racine ou de Corneille !

Comme l'esprit et le jugement s'agrandissent et se rectifient pendant ces lectures, quelquefois interrompues par des réflexions, par des remarques, des applaudissements ou des critiques !

Et à la longue, cette communauté d'instruction et d'émotion, appareille les esprits et les cœurs ; on vit dans une même atmosphère de pensées ; on se comprend mieux parce qu'on a puisé aux mêmes doctrines.

77. Cette lecture en commun a d'autres résultats. Le livre choisi par la mère, le passage spécialement désigné, peuvent encore quelquefois donner une leçon à tous, sans qu'on puisse se fâcher contre celui qui la donne. Il faut du tact sans doute, mais quelle est la femme pieuse et dévouée qui en manque ?

D'autres fois la seule lecture prévient une querelle que ferait éclater la moindre parole, et qui s'éteint doucement dans le calme de l'attention.

Elle rapproche les caractères qu'une légère dissidence pendant le repas avait un instant séparés.

Elle épargne à l'un la honte de demander pardon, à l'autre l'embarras de pardonner.

Que de ressources dans ce moyen de délassement ! Et si les livres semblent ne pas convenir un jour, n'a-t-on pas un album de

gravures nouvelles à feuilleter, une page de musique qu'on veut essayer le soir même ?

Musique

78. La musique, voilà encore un moyen de délassement délicieux.

Vous avez pendant huit ou dix ans appris à jouer du piano ; pourquoi ne pas mettre à profit, pour réjouir vos parents, vos connaissances acquises ?

Laissez-vous guider par votre cœur ; il vous inspirera ce qui convient ce jour-là, ou la joyeuse chansonnette, ou la charge ridicule, ou la mélodie pieuse, ou la vieille romance que votre mère chante quelquefois, ou enfin le refrain guerrier qu'affectionne votre père.

Bibliothèque

79. Nous ne pouvons pas désigner en particulier les livres qui peuvent être lus ; nous laissons ce choix à la prudence de la mère de famille, aidée des conseils de celui qui dirige sa conscience.

Nous demandons seulement que chaque maison ait sa bibliothèque qui recevra chaque année quelque volume nouveau ; vos livres de prix, jeune fille, y auront toujours la place d'honneur.

Aimez les bons livres; ces *amis* toujours prêts à faire paraître moins longues, les longues heures de la pluie, de l'hiver et de la souffrance ;

Ces *conseillers* fidèles qui ne savent ni flatter ni mentir ;

Ces *hôtes* aimables qui prennent part à vos joies et vous donnent le moyen de les conserver, qui vous consolent dans vos peines et ne demandent rien en retour ;

Ces *envoyés du bon Dieu* qui vous parlent de sa providence, vous disent sa bonté, et vous montrent sur le chemin du ciel des âmes comme la vôtre s'acheminant, à travers les peines de la vie, vers la céleste patrie.

Une maison n'est pas complète sans sa bibliothèque, et un jour qu'un ancien en faisait transporter une dans son cabinet de travail, il disait radieux : " Il me semble que je loge des amis dans ma chambre ; je n'y serai plus seul."

Un simple conseil pour vous, mon enfant : *ne gardez jamais aucun livre que vous soyez tentée de cacher aux regards de votre mère.*

Les petits jeux

80. Il y a autour du foyer ces petits jeux de salon, dans lesquels la malice qui sait rester charmante et l'esprit qui sait être délicat peuvent largement prendre leurs ébats.

Que de rires ont provoqués les charades en action, les petites mystifications spirituellement combinées et plus spirituellement reçues, les réponses souvent remplies d'à-propos à des questions bizarres, etc. !

Nous ne pouvons rien indiquer ici en particulier, mais nous regrettons que personne n'ait consacré quelques heures à faire un recueil de ces jolies petits riens qui embellissent

si bien les soirées de famille, ôtent pour un moment les graves préoccupations, et contribuent même au bien-être moral, en chassant l'ennui et remplissant le vide que laissent entre elles ce qu'on appelle les affaires.

Il faudrait peut-être, pour former le petit recueil dont nous parlons (nous en connaissons un grand nombre, tous nous paraissent peu convenables), il faudrait lire bien des pages fades et ennuyantes, modifier la forme de presque tous ces jeux appelés par ironie *innocents* ; mais que de mères et de maîtresses de pension remercieraient l'auteur !

Nous plaignons sincèrement ceux qui, devenus grands, rougissent de paraître enfants pendant quelques minutes ; ni une maîtresse ni une mère n'en sont là.

Ne savoir plus être enfant, ne vouloir plus l'être, surtout ne pas souffrir qu'on le soit devant vous, c'est presque être méchant, et je ne voudrais pas ces gens-là pour amis.

Outre ces jeux de petits et de grands enfants, il en est d'autres que j'appellerai plus sérieux, et qui deviennent pour la jeune fille une occasion de dévouement et de mérite.

Le père de famille aime le trictrac, les échecs, les cartes ; faire sa partie tous les soirs est tellement dans ses habitudes, qu'il est mécontent chaque fois qu'il est obligé de l'omettre.

Habituellement ces jeux exigent du calcul, de l'attention : ils ne sont pas pour vous, jeune fille, un délassement ; ils le seront pour votre père. Votre devoir et votre cœur, d'accord

ici l'un et l'autre, vous disent de vous mettre à l'étude et de venir, le sourire aux lèvres, offrir à votre père de disputer l'enjeu qu'il voudra bien désigner.

Une femme n'est à sa place autour d'une table de jeu que lorsque le dévouement ou la charité l'ont poussée à s'y présenter, et dans ce cas qu'elle ne fasse pas connaître que c'est la complaisance qui l'a amenée là.

Les fleurs

81. Il est encore un autre genre de délassement qui, s'il n'est pas exclusivement pour le soir, procure dans la famille de douces jouissances presque toute l'année : *c'est la culture des fleurs au salon.*

Des livres spéciaux donnent le mode de semence et de conservation, nous n'avons qu'à dire un mot du côté moral.

"Je me méfierai toujours de celui qui n'aime ni les fleurs ni les enfants, disait un philosophe, et lorsque, sur la petite fenêtre d'une ouvrière, je vois onduler au vent quelques fleurs bien fraîches, je dis : Le travail et la bonté habitent la-haut, et je suis tenté de m'arrêter pour écouter si un ange ne répond pas à la voix de la jeune fille entonnant un cantique."

Pour s'aimer il faut se ressembler, et le cœur qui met sa joie à voir grandir une fleur, à l'arroser tous les jours, à chaque nouvelle feuille qui se montre, ce cœur-là doit être plus qu'un autre porté à la vertu.

L'amour des fleurs suppose des goûts simples

et innocents, la fuite des joies bruyantes, l'amour du chez-soi, l'ordre dans la maison, et une parure bien fraîche, mais bien modeste.

Heureuses les enfants à qui de bonne heure, on a inspiré ce goût, qui l'ont conservé et l'ont senti grandir.

S'il vous est permis d'avoir un petit ccin de jardin, c'est plus attrayant ; ayez au moins quelques fleurs à cultiver dans votre salon.

On fabrique actuellemest des *jardinières* si élégantes de forme et si peu dispendieuses, que l'enfant qui a le goût des fleurs peut facilement contenter son attrait.

Fêtes de famille

82. Nous ne parlons pas des délassements pris en famille, mais au dehors, tels que les promenades, les parties lointaines longtemps rêvées, les repas sur l'herbe au printemps. Nous trouvons encore autour du foyer les *fêtes de famille.*

Oh ! n'en laissons passer aucune : anniversaires du jour de naissance, patrons ;. . . . ayons pour toutes ces fêtes, et pour tous aussi, pour notre père, notre mère, nos frères, nos sœurs, ayons un bouquet ; pour tous un compliment, pour tous un cadeau fait de notre main, acheté de notre argent. Que ces jours-là tout le monde se sente heureux ; que les domestiques eux-mêmes reçoivent un présent et trouvent une nourriture plus succulente.

Rien n'ouvre les cœurs et ne les attache comme les fêtes.

Que ces jours-là surtout nous retrouvions pour nos parents bien-aimés notre affection d'enfant si expansive et si vraie.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'à mesure que nous devenons grands nous ayons honte de la naïveté de nos expansions ?

Nous n'osons presque plus embrasser nos parents, et cette honte extérieure descend jusqu'au cœur et le refroidit.

De là l'indifférence, puis la désaffection qui laisse tant de tristesse dans la vie de famille.

Que l'on cherche bien, et l'on verra que du jour où l'on a oublié d'embrasser son père ou sa mère, son frère ou sa sœur, le matin à leur lever le soir avant de se séparer, on a commencé à les moins aimer.

Oh ! aimons, aimons toujours comme dans nos premières années, et s'il y a en grandissant une certaine convenance à garder devant les étrangers, cette convenance n'existe pas en famille.

Prière en commun

83. Mais savez-vous ce qui conserve l'affection ? Ah ! sans doute, il faut se voir, s'embrasser ; il faut surtout prier ensemble.

L'union des corps ne vaut pas l'union des âmes, dit un pieux auteur.

La première n'est pas toujours possible, la seconde l'est toujours.

Quelle joie douce et suave de pouvoir se dire : Ce que je pense, l'âme que j'affectionne le pense comme moi ; ce que je dis à cette heure, elle le

dit comme moi ; et nos paroles intimes, parties même d'une bien grande distance, montent ensemble, s'entrelaçant dans une indissoluble union, jusqu'auprès du bon Dieu, qui ne les distingue plus et les accueille comme venant du même cœur.

O vous qui vous aimez et voulez vous aimer toujours, faites ensemble les mêmes prières.

Et si pour s'aimer il n'est pas nécessaire de se connaître, s'il suffit de prier les mêmes prières avec une même intention, permettez, chères enfants, que je ne connais pas, mais que je voudrais si saintes et si innocentes, permettez que je vous demande, pour notre sanctification à tous, la prière du bon Maître : "Notre Père qui êtes aux cieux."

APPENDICE.

I

Deux habitudes.

Sous ce titre, une mère de famille écrit dans ses mémoires les pages touchantes que nous allons ajouter.

Lisez-les, jeunes filles, et ne les oubliez pas aux heures pénibles que Dieu vous réserve, et qui viendront pour vous comme elles sont venues pour vos mères.

Qu'il vous sera bon alors d'avoir vous aussi contracté ces deux habitudes !

" Nous étions bien pauvres, bien pauvres ; il ne fallait rien moins que notre travail assidu et notre extrême économie pour suffire à nous procurer le strict nécessaire.

" Et cependant mon père ne s'en attristait jamais.

" — Nous sommes bien à sec, disait-il quelquefois. Comme je vais dormir cette nuit ! Il n'y a point de si doux oreiller que la confiance en Dieu. Il me semble que c'est quand nous n'avons rien que je repose le mieux.

" Rarement la Providence trompait ce filial abandon ; nous ne savions pas comment, mais toujours les ressources arrivaient à point.

" Je ne donne pas de détails, j'aime mieux renvoyer ceux qui me liront à leur propre

expérience ; qu'ils aient le courage de faire ainsi, et ils verront comme la Providence vient en aide à ceux qui se confient à elle.

" Et sait-on à qui mon père attribuait ces attentions divines, toujours nouvelles, toujours inépuisables ? A deux habitudes qu'il appelait ses habitudes de famille et auxquelles il tenait singulièrement.

" La première, c'était celle de faire *la prière en commun.*

—" J'en crois la vérite éternelle, disait-il : là où plusieurs prient au nom de Jésus-Christ, Jésus-Christ se trouve au milieu d'eux, et, certes, il n'y vient pas les mains vides. Un si grand Seigneur a toujours quelque chose sur lui.

" Ainsi, chaque matin et chaque soir (sauf, pour le matin, le temps des grands travaux), nous devions tous nous réunir, et chacun faisait à haute voix la prière à son tour.

" Elles étaient presque toujours allongées d'un *Pater* pour les besoins présents, et ce *Pater*, mon père ne se déchargeait sur personne du soin de le dire.

" —C'est moi le chef, répétait-il, c'est moi le père ; à moi donc la commission de représenter au grand Père de famille les besoins de la couvée.

" Son ton était toujours grave, souvent ému, quand il récitait cette belle prière ; nous remarquions surtout de quel air pénétré il prononçait ces mots : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

" Très certainement, selon moi, c'est à cette

invocation touchante de notre bon père que nous devions la merveilleuse attention avec laquelle la Providence pourvoyait à nos besoins.

"La seconde habitude que mon père avait établie chez nous, était que jamais un jour ne se passât sans qu'un membre au moins de la famille *n'assistât à la messe et ne fit une visite au Saint Sacrement.*

"—C'est le moins, disait-il avec sa douce gravité, que, sur tant que nous voilà, un aille donner au bon Dieu des nouvelles des autres. C'est comme un député que nous lui envoyons pour lui faire savoir que nous sommes là et que nous avons des besoins ; c'est un oiseau qui va siffler pour la couvée.

"Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faisait lui-même la commission la plus souvent possible.

"Je n'oublierai jamais le trait que je vais rapporter.

"C'était un soir du mois d'août ; le temps avait été extraordinairement chaud, et un orage se forma vers le déclin du jour. Nos pauvres moissons avaient été contrariées, en sorte qu'on mettait une hâte prodigieuse à ramasser les gerbes avant que la tempête éclatât.

"Grâce à Dieu, on en vint à bout ; mais à peine la dernière voiture était-elle à couvert que le tonnerre, les éclairs et une pluie torrentielle mirent toute la nature en tumulte. On eut l'orage le plus terrible que j'aie vu de ma vie.

"Mon père se souvint alors qu'on n'avait pas payé le tribut habituel, *la visite au Saint-Sacrement.* Il se leva subitement, et malgré

toutes les observations qu'on lui fit, malgré le tonnerre, le vent et la pluie, malgré même la distance assez grande qui nous séparait de l'église, il voulut absolument aller faire sa visite, et elle fut même plus longue qu'à l'ordinaire.

" — Maintenant, dit-il en rentrant mouillé jusqu'aux os, je pourrai dormir tranquille ; je ne repose jamais bien, tant que j'ai une dette à payer et que j'ai de la monnaie dans ma bourse."

II

Deux ménages.

Cet autre récit, emprunté à un auteur allemand, met en action la plupart des détails indiqués dans ce petit livre. L'auteur raconte lui-même ses aventures.

" Je jouissais d'une certaine aisance à l'époque où, libre de mes actions, j'entrai en ménage.

" Ma petite fortune s'augmenta de celle de ma femme, et la vie parut se dérouler devant nous toute rose et toute riante.

" Nous étions heureux tous les deux, nous travaillions avec un entrain qui aurait dû multiplier nos richesses ; cependant, quand venaient les fins d'année, nous ne parvenions que difficilement à commencer l'année nouvelle sans faire des dettes.

" Il y avait près de nous un ouvrier à peu près de notre âge, marié depuis peu, lui aussi, et devenu, par suite de relations de voisinage, un intime ami de la maison.

" Il ne travaillait pas plus que je ne travaillais,il avait des revenus moins considérables que les miens, et chaque année, je le savais, il mettait de côté trois à quatre cents francs.

" — Je ne sais pas comment s'y prend Georges, dit un jour ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

" Le dimanche suivant, nous allâmes faire une visite à Georges, et nous amenâmes la conversation sur l'économie.

" — Nous retranchons beaucoup sur notre dépense de table, dit Mme Georges. Les temps sont durs, tout est cher, mais on s'arrange ; nous mangeons tant que nous avons faim, et si les mets ne flattent pas beaucoup le palais ils font du bien à l'estomac.

" Déjà depuis longtemps, nous ne prenons plus de café ; une soupe copieuse nous suffit, et nous nous portons à merveille. Le café et le sucre sont souvent hors de prix, tandis que notre soupe n'est jamais plus chère dans un temps que dans un autre.

" Au dîner, je sers des légumes et de la viande ; au souper, un potage et de la viande froide. Nous n'ajoutons un troisième plat et un dessert que les dimanches et les jours de fête.

" Nous buvons rarement le vin pur, et nous entretenons ainsi notre santé et notre bonne humeur sans jamais attendre notre dernière pièce de monnaie.

" Les morceaux les plus délicats ne sont pas

aussi savoureux que sont amères les craintes d'être obligé de faire des dettes.

" Quand nous revînmes à la maison, ma femme me dit :

" —C'est fort bien, nous pouvons certainement épargner quelque chose ; mais se nourrir si pauvrement, c'est ne point vivre. Essayons, et d'abord un plat de moins à dîner, un dessert de moins à chaque repas, puis nous verrons.

" Cette sage résolution fut exécutée, et d'autres petites économies furent ajoutées à celles-là ; mais, hélas ! nous fûmes encore sur le point d'emprunter, et Georges, à la fin de l'année, mit encore de côté trois à quatre cents francs.

" —Je ne sais pas comment il s'y prend, disait ma femme.

" —Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

" Nous fîmes une autre visite, et nous parlâmes de ménage.

" —Mon Dieu, dit Mme Georges, on a beaucoup de peine, c'est vrai ; les journées sont courtes, mais on s'arrange.

" Chaque chose se fait à une heure fixe ; à cinq heures, on se lève ; à sept heures, on mange le potage ; à midi, on se met à table ; à sept heures du soir, on soupe ; à neuf heures, on se couche. C'est en été comme en hiver.

" Il est incroyable, ma voisine, combien de travaux on peut achever entre deux nuits, quand on aime à s'occuper, et quand on règle

d'avance le temps qu'on doit employer à chaque affaire.

" En outre, nous sommes très sévères sur ce qui est de l'ordre et du rangement.

" Autour de nous rien ne s'égare, car il n'est rien qui n'ait sa place marquée ; aussi on ne perd ni quarts d'heure ni minutes à chercher des clefs, des ciseaux et autres choses.

" Je suis sûre de pouvoir trouver dans l'obscurité jusqu'à une épingle ou une aiguille.

" De cette manière, j'ai toujours assez de loisirs ; si je m'ennuie, je fais des habits pour les enfants, et je n'ai besoin ni de bonne ni de couturière.

" Nous rentrâmes chez nous.

" —Souviens-toi du lever matin et des clefs qu'on trouve quand on les veut, dis-je à ma femme.

" Elle me comprit. Pendant quelque temps tout se fit à la maison avec ordre, et l'on eut soin de consulter souvent la pendule. Les petits coins s'approprièrent, mais peu à peu il fallut recommencer à chercher les clefs. L'abondance ne vint pas, et Georges, à la fin de l'année, mit de côté trois à quatre cents francs.

" —Je ne sais pas comme il s'y prend, disait ma femme.

" —Sans doute il économise plus que nous. Allons encore le voir.

" Ce fut à lui que nous demandâmes directement comment il pouvait aussi bien faire aller sa maison, même avec l'augmentation continue du prix des denrées.

" —C'est bien simple, répondit-il ; ce que

l'on perd d'un côté on le gagne de l'autre.

« Autrefois je sortais le soir pour jouer avec mes amis ; ma femme rendait quelques visites, et de temps en temps invitait deux ou trois personnes à dîner. Maintenant nous restons chez nous. Est-il une compagnie plus douce que celle de sa famille ?

« Nous avons compris que les jeux avec les enfants et les vieillards, faits les soirs d'hiver autour du foyer, et les promenades ensemble dans la belle saison, ont un charme que n'avaient jamais nos parties de plaisir du dehors.

« Nous nous fêtons mutuellement, et chaque membre de la famille, depuis le plus petit bambin jusqu'à la vieille grand'mère, nous donne un jour de fête et un superbe régal.

« Et tout cela nous procure plus de joie et nous occasionne moins de dépenses que les robes neuves, les châles et les dentelles qu'exigeaient nos réceptions ou nos visites.

« Nous rentrâmes au logis, décidés à suivre ces conseils.

« Et le lendemain j'écrivis en grosses lettres, dans notre chambre commune, ces mots qui nous rappelaient les causes de la prospérité de Georges : *Travail, ordre, sobriété, amour de la vie de famille, persévérance.*"

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME RÈGLE.—SAVOIR ACHETER ET ACHETER CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS

TROISIÈME RÈGLE.—AVOIR L'ŒIL À TOUT ET PRENDRE GARDE AUX PETITS DÉGATS.

CHAPITRE TROISIÈME.—La science des détails

CHAPITRE QUATRIÈME.—Les délassements

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.